

Notes

[← 1]

J'insiste sur ma nécessité de respecter **intégralement** l'authenticité du texte rédigé et édité en 2005 par mes soins grâce à ma maîtrise des logiciels de Programmation Assistée par Ordinateur adaptés à mes productions sur papier puis sur Internet. J'ai survécu jusqu'à aujourd'hui et je ne doute pas que la Parque me laissera le temps de publier « 10 ANS APRÈS » dans l'année qui vient. J'ai seulement corrigé les inévitables fautes d'orthographe sans prétendre à une exhaustivité absolue. Au fur et à mesure de leur publication en livre numérique chez librinova.com, mes ouvrages ne sont plus librement téléchargeables sur mon site personnel <http://www.jfma.fr>

[← 2]

Pourquoi s'assurer sur la vie quand seule la mort crée l'irréparable?

[← 3]

[← 4]

L'Église catholique romaine universelle évoluerait vers une reconnaissance de l'incinération. Sa religion que je ne pratique pas mais dont je me félicite qu'elle ait baigné mon enfance promet la vie éternelle à laquelle je crois avec la foi du charbonnier, la ressuscitation des corps à laquelle j'attache beaucoup moins d'importance et plus de scepticisme. Mais l'enveloppe charnelle qui aura été la mienne pendant X années fera un très beau squelette, la partie de mon individu qui m'aura donné le moins de soucis durant ma vie active. J'ai banni de ma métaphysique toute idée de valoriser l'incinération au décours du sinistre spectacle qu'imposa l'une de mes grands-tantes décédée d'un cancer du sein à ses proches au funérarium de Grenoble en plein hiver glacial de 1963. Ceci relève de mon libre-arbitre. Peu m'importe l'idée que je puisse brûler dans un phénomène de carbonisation décidé par un sort sur lequel je n'aurais pas de prise anticipée. Je n'ai pas à être plus prétentieux que les préposés de la bibliothèque d'Alexandrie ou les citoyens romains sous Néron.

[← 5]

Thérèse Planiol. *Une femme, un destin*. Editions Rive Droite. 1995.

[← 6]

Bertrand Poirot-Delpêch. Le Monde, 1er juillet 1998, saluant les morts volontaires du metteur en scène Jean Mercure et sa femme, l'actrice Janeline.

[← 7]

Mary O'Hara. *L'herbe verte du Wyoming*. Gallimard.

[← 8]

[← 9]

Dans le livre, Soubiran raconte l'histoire d'un externe des hôpitaux de Paris d'origine bordelaise qui s'installera comme médecin de campagne. Mon père auquel je pouvais l'identifier tant par l'âge que par la fonction, trouvait le personnage médiocre, un jugement que je contestai dans sa dureté, car dans la famille, un médiocre est un minable alors qu'il n'est qu'au milieu d'un échantillon définissant son indice de médiocratie à partir d'un *range* et son écart-type. Combien de fois, au lycée, n'ai-je pas été dans la « moyenne » ! Au contraire, le carabin et sa Marianne séduisirent Jean-Paul Escande, un briviste, dans son choix de la médecine et le stimula pour « monter à Paris », écrit-il dans son premier livre autobiographique qui le propulsa au rang de vedette médiatique et lui valut de solides inimitiés dans sa nouvelle fonction d'agrégé de dermatologie dès 1974 ; il est vrai qu'isolé à Tarnier, rue d'Assas, il était comme un Islandais pour un Français métropolitain (*Les Médecins*, Bernard Grasset, Paris, 1975).

Seul, après la Libération, l'Interne des Hôpitaux de Paris avait le prestige auprès du public: grand cœur et parfait praticien le jour de l'art médical, grand baiseur la nuit du Bal de l'Internat. La génération précédente avait eu deux héros. L'aîné des frères Thibault, chef de clinique gazé en 14-18 et pédiatre évoquant Robert Debré, est l'œuvre de Roger Martin du Gard couronnée par un Prix Nobel de littérature; Jean Davray en écrivit une version «modernisée» LE BRUIT DE LA VIE, chez Plon de 1957 à 1960. Juste après la seconde guerre mondiale, Jean-Claude Pascal joua le rôle de l'interne du «grand patron» chirurgien incarné par Pierre Fresnay au cinéma, qui aurait été inspiré par le professeur Henri Mondor, de l'Académie Française, dans le roman de Pierre Véry. D'autres évoquent Robert Debré, lui aussi de l'Institut.

L'externat était le marchepied qu'il ne fallait pas rater pour commencer l'ascension au sommet. Ce n'était pas qu'un escabeau. C'était aussi le seul moyen de bien apprendre son métier de médecin clinicien, grâce à la fonction hospitalière rémunérée rattachée au titre qui assurait le contact responsabilisé immédiat avec le malade.

La caricature du simple stagiaire s'exprima par l'expression «thrombose des couloirs», tant ils étaient ignorés par les patrons et leurs assistants. La réforme Debré et Mai 68 supprimèrent le concours d'externat mais, la fonction devenue part intégrante de toute formation médicale, est inextinguible, comme celle de l'interne, même devenu résident, alors qu'il est chapeauté par le chef de clinique plein temps qui est le clone de l'ancien bon interne des hôpitaux. Il ne suffit pas de changer un titre pour supprimer une fonction. L'avantage de cet alignement sur les grades anglo-saxons est de ne plus confondre l'*intern* (l'externe) avec le *resident* (l'interne) quand on visite un hôpital américain. Le chef de clinique, lui/elle, est *assistant professor*.

[← 10]

Chant des déportés que j'appris chez les scouts éclaireurs unionistes en 1948 dont le chef de patrouille était mon cousin Jean-Pierre Magneron, un surdoué pour tout, lauréat du concours général de mathématiques, qui mit autant de temps pour être nommé à l'externat de Paris (écriture illisible !) que moi à Rennes, et finit comme anesthésiste-réanimateur à Charleville-Mézière. Son parcours initial de carabin angevin fut aussi facile que le mien, mais ses échecs répétés à l'externat de Paris me convainquirent trop longtemps qu'il était plus dur à atteindre que le sommet du Galibier pour un paralytique!

[← 11]

En patois gallo, « goutte » : eau-de-vie de cidre distillé à la ferme;
« patache » : grosse pomme de terre; « beurrée de beurre » : tranche
de pain de six livres recouverte d'une couche de beurre salé, épaisses
toutes les deux.

[← 12]

[← 13]

Je suis entré à l'école primaire de Martigné-Ferchaud en 1943 chez les Frères de l'ordre de Saint Jean Baptiste de la Salle, dits aussi des Écoles Chrétiennes et plus sympathiquement Quatre-Bras, car ils portaient une cape sur leur soutane. Je suis un ancien élève du Lycée David d'Angers, Angers, Maine & Loire (1948-1955), qui me pétrit dans le laïcisme teinté de parpaillot, puisque je logeai chez mes oncles Magneron, calvinistes pratiquants et sympathisants socialistes. J'ai fait mes études de médecine à l'Université de Rennes, Ille & Vilaine (1955-1962) - où j'ai soutenu ma thèse de doctorat - avant de poursuivre à Paris, une fois nommé externe des hôpitaux de l'Assistance Publique à Paris au concours de 1961 (matricule #E 61-22), puis interne à celui de 1964 (matricule #I 64-234)... à l'avant-dernière place, ce dont je fus mortifié sur l'instant au point de vouloir démissionner pour repasser l'année suivante ! Mon beau-père m'en dissuada, non sans de longues palabres, fort heureusement. Je devins spécialiste qualifié en électroradiologie médicale en 1971. Après un clinicat de trois ans, je fus nommé Maître de Conférences Agrégé-Radiologiste des Hôpitaux à Necker, en 1975, puis professeur des Université-Praticien des Hôpitaux en 1982, en même temps que je devenais chef de service à l'hôpital Corentin Celton d'Issy-les-Moulineaux (cf. Mémoires linéaires).

[← 14]

Angevin, sac-à-vin... angevine, sac-à-pines... n'est-ce pas Roselyne Bachelot ?

[← 15]

Dans le latin de ma cuisine: *«ceux qui convolèrent en justes noces pour pénétrer les voies étroites et en sortir dans l'épectase vous saluent».*

[← 16]

La FM n'existait pas alors et la puissance de l'émetteur d'Europe 1 à Sarrelouis était insuffisante pour être aisément captée en Bretagne.

[← 17]

J'eus l'honneur de remercier de vive voix l'admirable Régine Deforges pour avoir raconté dans «LA BICYCLETTE BLEUE » ce que fut la vie de Verdélais pendant l'Occupation. Je fus scandalisé d'apprendre que les descendants de Margaret Mitchell voulaient la poursuivre en justice pour avoir plagié «AUTANT EN EMPORTE LE VENT». La guerre de Sécession n'a rien à voir avec celle de 30-45, même si on peut considérer que ce furent deux guerres civiles à l'échelle de continents morcelés en États. Je ne sache pas que les héritiers de Pierre de Larivey aient fait le moindre procès à Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, auteur de L'AVARE, pour avoir copié à cette fin «LES ESPRITS», cette excellente pièce de théâtre adaptée par Albert Camus et Marcel Herrand, s'il vous plaît, pour le Festival d'Angers en 1954 (Pierre de Larivey, Les Esprits, Gallimard, 1953). Il est non moins vrai que ceux de Plaute ne poursuivirent pas davantage de Larivey, qui avait lui-même «adapté» une pièce de Lorenzino de Medicis, non plus que ceux de Ménandre le plagiaire Plaute. Les droits d'auteurs seraient-ils une expression moderne de la vieille loi du talion? Régine Deforges me confia qu'on ne pouvait imaginer le nombre de lettres émouvantes de témoignages vécus qu'elle reçut malgré ou à cause de ce véniel et fortuné crime de guerre littéraire. L'on connaît aussi le succès pérenne de la série télévisée, d'où émerge la performance de Lætitia Casta.

[← 18]

Merci, Jean Mauriac, dernier fils de François que j'ai eu l'honneur de rencontrer, de vous en être encore spontanément souvenu quand j'ai évoqué sa mémoire devant vous qui n'avez pas oublié son surnom alors que j'évoquais la pharmacienne de Verdélais dont le comptoir s'ornait d'un bocal où paressait une vipère, disait-elle pour nous faire frissonner, alors qu'il s'agissait de sangsues.

[← 19]

p.c.c. Stéphane Mallarmé.

[← 20]

Guite avait un masque tiré par la paralysie hypertonique des muscles faciaux, comme momifiée. Certains chirurgiens cosmétiques arrivent aux mêmes résultats chez de malheureuses candidates au lifting.

[← 21]

Le réseau Santé d'ATD-Quart Monde s'est réactivé au début de l'automne 2005 après s'être mis en berne pendant quatre années de doute. J'ai participé à sa réunion nationale le 9 octobre dernier au siège social de la rue Bergère, dans le onzième arrondissement. Il faisait un temps magnifique en cette fin de dimanche après-midi et je décidai de rentrer chez moi à pied. Le rue Saint-Denis livrée aux seuls piétons était envahie de gens de tous âges, mélange de Franciliens et de touristes étrangers de tous les continents déambulant entre deux rangées de boutiques de *junks* dans une ambiance étonnamment calme, presque silencieuse. Trois jeunes Noirs impeccablement habillés, une fille et deux garçons, étaient assis sur une banquette du Jardin des Halles; l'un d'eux, passablement apathique sinon *stoned*, cracha un énorme mollard épais, nummulaire, qui tomba involontairement à trente centimètres de mes pieds; je ne me sentis nullement visé mais l'acte me révulse depuis l'enfance; je leur fis remarquer que le médecin que je suis ne peut tolérer qu'on le dirige ailleurs que vers un kleenex, simple question d'hygiène. La réaction ne se fit pas attendre chez son voisin qui me lança un «**Tire-toi sale Blanc**» menaçant; voulant l'imiter, il ne put émettre plus de deux gouttes de salive et se leva hors de lui en répétant cette injure que je n'avais jamais entendu proférer à mon égard depuis ma naissance. Attitude suicidaire? Je haussai les épaules, ils ne me faisaient pas peur mais argumenter longtemps ne servirait à rien — ils avaient la «**haine**» —; et de reprendre ma marche en philosophant sur cette violence dite «urbaine» que j'étudie depuis plusieurs années.

Plus précisément depuis qu'il m'a fallu prendre la tête de mon immeuble pour y ramener la paix menacée par la colonisation d'un appartement voisin par de la «racaille» selon Sarkozy. J'y reviendrai plus loin. J'appelai ma chère et tendre Suzette Larcher, une des mes magnifiques Antillaises de Necker du plus bel ébène, pour lui confirmer mon soutien pendant les émeutes de la banlieue qui atteignirent le jardin d'enfants à un bloc de on pavillon. Nous déplorâmes la violence dans son absurdité et ses déviances, pas dans

ses motivations. Je lui racontai mon aventure et lui dis à plusieurs reprises «JE T'AIME, SUZETTE». Nous nous étions tellement aimés pendant quarante ans de vie commune à l'hôpital. Jamais je n'avais traité quelqu'un de sale nègre. Jamais je n'aurais imaginé qu'un Noir puisse me traiter de sale Blanc. Elle seule pouvait me laver de cet insultant crachat, injuste injure à ma personnalité forgée dans l'enfance pour s'ouvrir au monde entier.

Pendant la dernière guerre, un camp de prisonniers français fut installé dans la forêt d'Araize à quelques kilomètres de chez mes parents. S'en évada un jour un tirailleur sénégalais qui se réfugia chez un couple de charcutiers de mon village qui le cachèrent chez eux dans le plus grand secret pendant de nombreux mois. A la Libération il en épousa la fille et fut adopté par l'ensemble de la population. J'ai donc ignoré dès l'enfance toute forme de racisme. Martigné-Ferchaud était une bourgade ouverte où les romanichels avaient le droit d'installer leurs roulottes et qui accueillit favorablement toutes les formes de soutien aux populations d'origines diverses en Asie comme en Afrique. Elles étaient certes liées aux Missions catholiques, notamment les Chinois de la Sainte- Enfance d'avant Mao, mais par principe tous les hommes étaient égaux face à Dieu. Au lycée comme à la Fac, tous les Africains, certes peu nombreux alors, étaient populaires, comme l'étaient, cités pêle-mêle, en n'omettant pas les Américains, car Dieu est nègre (Léo Ferré): Ray Sugar Robinson, Mimoun, Ben Barek, les Harlem Globe Trotters, Sydney Bechet, Henri Salvador et sa Doudou, King Oliver, Duke Ellington, Count Basie, Satchmo et Ella...

[← 22]

[← 23]

Jean Bergès était ancien chef de clinique de Jean Delay, élève d'Ajurriaguerra avec qui il fit progresser la psychiatrie infantile. Mon père l'avait consulté pour sortir avec succès l'un de ses amis engoncé dans une sombre histoire de dépression managériale d'un gros industriel breton. Pendant plusieurs années Bergès fut mon seul repère pour me sortir d'un marasme de fin d'adolescence retardée. J'avais été frappé par une réplique de sa secrétaire faite à mon père quand il avait voulu lui parler au téléphone pour la première fois : elle ne pouvait pas déranger le Dr Bergès pendant qu'il se relaxait. La relaxation fleurait son avant-garde à l'époque et, de ce jour, le désir de le consulter m'habita, trop longtemps contenu, comme on le verra plus tard.

[← 24]

Son excellent confrère, Cyrille Koupernik, devenu mon ami, me dit de lui un jour de 1976: «*Bergès fut l'un de mes plus brillants internes; je ne comprends jamais rien à ce qu'il dit quand il intervient en public.* »

[← 25]

Je conjecture encore sur ce « statement ». Sur quelles bases se fondait-il pour être aussi affirmatif.

[← 26]

Bénédicte Vergez-Chaignon. *Les Internes des hôpitaux de Paris 1802-1952* - Paris, Hachette Littérature, 2002.

[← 27]

Mon amie Thérèse Planiol me taxa un soir de « paraphrène ». Je n'ai jamais essayé de savoir ce que sous-entend ce mot dont j'entendais parler pour la première fois. Les mots, en psychiatrie, sont parfois plus terrifiants que les symptômes qu'éprouvent les psychasthéniques anxieux du monde « ordinairement » normal, volontiers cénestopathes. Un de mes copains de fac' les intitulait les « petits psychiques » dont il redoutait la clientèle. Pour d'autres, ils/elles sont des psychosomatiques.

[← 28]

Je peux expliquer aux curieux ce que ressentirent les Russes expédiés au goulag soviétique pour être remis dans le bon axe marxiste-léniniste, grâce à ce type de «traitement» neuroleptique spécialement déplaisant par ses effets secondaires, en particulier la rigidité parkinsonienne qui plombe les épaules et les hanches et zombifie la face et la démarche, heureusement résolutifs en une dizaine de jours après l'arrêt des prises. C'était la contracture qui affectait la [Tante Guite Chabiron](#) au terme de sa « sclérose en plaque » évoluée dans les années 60.

[← 29]

Hommage au patron de ma femme aux Enfants-Malades, Philippe Seringe, qui lui donna cette comparaison, éclairante et rassurante pour une infirmière de pédiatrie née « avant la guerre ».

[← 30]

Mon distingué ami péruvien, mon filleul de cœur, Jorge Velasquez-Pomar, aujourd'hui professeur de bactériologie à Lima, que j'avais réussi à faire venir à Paris par un parcours très courageux pour assurer sa formation à Necker, m'avait expliqué qu'il tirait sa force de la philosophie de Jacques Maritain: «*Quand je vise un but, je prends toujours la voie la plus difficile pour l'atteindre.*»

[← 31]

Roger Quilliot avec Claire Quilliot, *Mémoires II* - Paris, Éditions Odile Jacob, 2001.

[← 32]

Je n'ai pas revu les Quilliot dès lors que Roger fut nommé professeur de lettres à l'université de Clermont-Ferrand en 1960. J'en ai toujours eu des nouvelles, par les Magneron ou par la presse. Sa carrière politique le conduisit à devenir député, sénateur-maire, et ministre du Logement de Pierre Mauroy.

[← 33]

Je n'ai jamais envisagé de mener ma vie d'adulte en l'absence d'une femme-épouse belle, intelligente et professionnellement engagée. Le seul problème qui m'agita pendant les dix années de mon adolescence où j'ai rêvé d'ML... était d'ordre religieux. La famille M... était athée ! Je n'ai cessé de penser à elle que lorsque je rencontrai ma future épouse en mai 1962.

[← 34]

Claire Quilliot avait publié chez Grasset un roman autobiographique, «L'ÉLÈVE JACOTOT», pour exorciser le diabolique effet qu'avait produit dans son entourage immédiat et professionnel son idylle amoureuse avec un lycéen borderline qui l'avait subjuguée et vice-versa. L'élève Jacotot tenta de se suicider et le scandale devint public, alors que son mari était en train de percer aux plus hauts sommets de la politique aux côtés de François

[← 35]

J'étais très fier d'avoir réussi à fabriquer une chaîne faite de plusieurs croix imbriquées les unes dans les autres JFM – MLM.

J

JFM

MLM

M

C'était d'autant plus mirifique que Moreau et M*** avaient la même initiale nominale pour deux patronymes différents à six lettres. ML Moreau, le rêve ! Son père, M..., angevin de souche, était le malchanceux des candidatures socialistes à toutes les élections d'Angers, ville alors dirigée par une droite invincible comme l'Anjou dans sa globalité. Je ne me souviens plus si Roger Quilliot, déjà militant socialiste mais angevin de fraîche date, se substitua à lui en tête de liste ou non.

[← 36]

Après ce premier et douloureux échec, Claire Quilliot réussit son suicide le 12 août 2005, en se noyant volontairement dans un petit lac auvergnat à l'âge de soixante-dix neuf ans. Entre ces deux décès, elle avait édité chez ODILE JACOB les MÉMOIRES II de Roger Quilliot et un essai sur le suicide du leader socialiste italien Primo Levi, ancien déporté du camp de concentration d'Auschwitz. Claire avait été élevée dans la religion catholique et croyait encore en Dieu quand elle rencontra son futur mari, athée depuis toujours. Elle considéra son second suicide comme une réaction d'optimisme face au combat inéluctablement obligatoire contre la Mort. Les Mercure avaient aussi cette conviction. Elle ne me séduit pas.

[← 37]

Depuis que je possède un pied de vigne, je me rends compte que cet acte de «tir dans le pied» est l'équivalent de la taille des sarments, indispensable à la continuité de sa croissance fructueuse des végétaux vivaces et persistants. Son pied serait la cible favorite du Président Jacques Chirac qui serait coutumier du fait; on voudrait espérer que ce soit pour éviter de s'engager dans des actions tentantes mais inutilement stériles ou dangereuses. «*Retenez-moi ou je fais un malheur*», ai-je lu souvent dans LE CANARD ENCHAÎNÉ. Invite suicidaire de sabordage d'une initiative? Incitation à l'engagement sur une voie mieux balisée positivement productive? Tout dépend du nombre de coups qui resteront à tirer une fois évaluée l'invalidité de la blessure au pied. Un fusil à un coup impose une révision déchirante de la stratégie, si la balle rate sa cible.

[← 38]

C'est ainsi que me décrivait ma Tante Cicie quand j'étais adolescent.

[← 39]

Ce psy se mit en rogne quand je lui confiai que j'avais besoin d'un soigneur, au sens que les coureurs cyclistes et les boxeurs donnent à ce terme. Il est parfaitement admis aujourd'hui d'avoir un coach. Ce métier n'existait pas à l'époque et les psychanalystes auraient déchu s'ils avaient anticipé cette filière de soins. Thémouraz Abdoucheli accepta ce rôle plus ou moins formellement, je développerai ce thème plus tard. Les sexologues furent les premiers à ébranler la forteresse de la psychanalyse freudienne institutionnalisée.

[← 40]

Thérèse Planiol. *Une femme, un destin*. Paris, Éditions Rive Droite, 1995.

[← 41]

Quoiqu'aujourd'hui de plus en plus rarement, les élèves médecins respectueux de leurs mentors universitaires s'adressent à eux avec l'expression «MONSIEUR ET CHER MAÎTRE », plus rarement et moins opportunément «MON CHER MAÎTRE » qui fait plutôt avocat, chef d'orchestre ou académicien, jamais «MON CHER DOCTEUR », qui fait commun ou germanique, ou «MONSIEUR LE PROFESSEUR », qui fait cuistre ou Bassin Méditerranéen. Les femmes professeurs de médecine sont assez nombreuses maintenant pour que l'on s'adresse à elle par un «MADAME ET CHER MAÎTRE», quand elles méritent nos hommages reconnaissants et dévoués. Je n'en ai pas connu qui m'inspirèrent un franc irrespect, mais il est parfois difficile de mesurer l'ampleur et le ton de la forme qu'il faut employer en toute objectivité. Il n'est pas facile non plus de dire son fait à une femme qui ne remplit pas le cahier des charges de sa fonction. Certaines les auraient-elles eues par brigue, étant vieilles courtisanes? Certains persiflent cet air en baillant aux corneilles.

[← 42]

Thérèse Planiol et moi avons échangé une correspondance nourrie et mutuellement appréciée pendant trente-cinq ans. Certaines des miennes étaient d'une chaleur incandescente. Peu de temps avant son décès le 8 janvier 2014, elle me téléphona pour me demander ce qu'elle devait en faire. En fait elle voulait les brûler. Je ne sais pas si j'ai réussi à l'en dissuader et si elle a suivi mon conseil de les confier au nouveau Musée des Lettres ouvert dans l'ancienne maison de Charcot, devenue Maison de l'Amérique Latine, boulevard Saint-Germain, avec l'obligation de ne les rendre publiques qu'après un délai de cinquante ans. Je n'ai pas posé la question à son notaire lors de ses [funérailles](#)! (note rédigée en 2015)

[← 43]

Tous trois élèves et successeurs de Jean Hamburger à l'hôpital Necker, le pionnier, c'est-à-dire le premier en date, des transplantateurs de rein, n'en déplaise à JP Merrill et à une chroniqueuse de France Inter.

[← 44]

Henri Kreis possède une écriture graphique d'une grande élégance et il forme ses chiffres sept à l'anglais de, sans barre. Son charisme était tel qu'il imprégnait volontiers ses collaborateurs. L'un de ses chefs de clinique, Claude Barbanel, et moi effectuions une angiographie complexe avec un protocole pharmacologique qui obligeait à prendre les chiffres de la tension artérielle toutes les deux minutes. Claude commença une colonne de chiffres qui s'alignait verticalement sur une base de 140-70 millimètres de mercure. Soudain la tension chuta et les chiffres 7 devinrent barrés à la française. Ce symptôme rendait bien compte de l'angoisse latente qui nous habitait à chaque fois que nous avions affaire à cette catégorie de patients dont la vie édénique dépendait d'un miracle renouvelé à chaque minute.

[← 45]

Héros incarné par Pierre Fresnay dans le film de Jean Renoir «LA GRANDE ILLUSION». Il choisit la formule du suicide par revolver interposé en provoquant le tir du commandant de la prison militaire von Raffenstein, rôle tenu par l'impérissable Erich von Stroheim. Il échappa ainsi au monde des Jean Gabin-Maréchal et autres Dalió-Rosenthal dont il favorisa l'évasion par une élégante manœuvre de diversion.

Tout aristocrate authentique est un suicidaire potentiel. Ce type de suicide assure la transition avec la forme accidentelle de la mort subite. Il joue impulsivement et en temps réel la vie contre la mort. Comme à la roulette russe, il commande sa mort mais ne la contrôle pas. Il pratique l'autolyse - terme employé comme synonyme par les médecins - par personne ou destin interposés. Le suicide étant une valeur de lâcheté dans notre morale judéochrétienne, cette forme est l'expression d'un certain courage s'il s'agit de se sauver du déshonneur en se brûlant la cervelle, d'un courage certain lorsqu'elle s'incarne dans le personnage du résistant torturé à mort incarné par Jean-Pierre Cassel dans le film de Jean-Pierre Melville, «L'ARMÉE DES OMBRES». La mort d'un héros tient du suicide, celle du lâche de l'hygiène sociale universelle (cf. Les Sept Samouraïs devenus Mercenaires).

[← 46]

Achievement, à traduire de l'anglo-américain avec la plus grande prudence. Si on veut utiliser littéralement le mot *achèvement*, celui-ci est à prendre au sens old french du terme = accession au stade terminal d'un chef-d'œuvre, parvenu au plus achevé; par extension à une carrière. A aucun cas, on ne doit l'utiliser au sens d'abattage, comme dans le titre du célèbre roman noir de Horace MacCoy «ON ACHÈVE BIEN LES CHEVAUX», repris au cinéma par Sydney Pollack, avec Jane Fonda relookée after-Vadim.

[← 47]

Quiconque se vante d'être à l'aise avec la langue anglaise doit se frotter à l'épreuve des Australiens. L'accent est spécial, le vocabulaire aussi. La grossièreté est l'ingrédient de choix du parler local. Je l'ignorais alors que je me rendais à Perth, Western Australia, pour la première à un congrès de radiologues australasiens, en octobre 1980. J'écrivis ma communication dans ma chambre la veille au soir. La télévision était dans mon dos. Un film de pirates des Caraïbes me servait de fond sonore. L'un des personnages parlait anglais avec un accent curieux et un timbre de voix qui me devenait de plus en plus familier. Mais oui, j'y étais! C'était bien la voix de Maurice Chevalier dans un vieux film américain du début du technicolor. Dans cette chambre au bout du monde du Sheraton de Perth, j'avais trouvé un supporter virtuel de choix, et je terminai d'écrire mon texte dans l'allégresse.

[← 48]

Une réplique m'est restée en mémoire: «*Nous avons déjà chié plus de la moitié de notre merde*», dit une Camarguaise évoquant son âge légal sans doute moins avancé que son aspect physique de travailleuse obèse et flétrie ne le laisserait supposer.

[← 49]

Film de Luis Saslavsky, 1952.

[← 50]

M. Michel David-Weill. *Notice sur la vie et les travaux de M. Bernard Gavoty (1908-1981)*. Institut de France, Académie des Beaux-Arts lue à l'occasion de son installation comme membre de la Section Membres Libres. [Séance du mercredi 27 avril 1983](#).

[← 51]

Je fais pour mienne la définition de Marcel Jullian (1922-2004),
membre de l'Union capétienne.

[← 52]

Parmi les victimes françaises de l'attentat meurtrier de Skhirat figurèrent le Professeur Jean Himbert, l'as de pique de l'école cardiologique de Jean Lenègre, et un chirurgien militaire qui y perdit une jambe. Plusieurs médecins des hôpitaux de Paris appartenaient à la cour du roi du Maroc, dont mon maître Claude Bétourné, son médecin personnel, et le radiologue de Saint-Antoine, Jacques Chalut, dont il sera fait mention plus loin. Comme Hassan II, ils échappèrent de justesse à la mort,

[← 53]

On ne l'appelait pas encore Hôpital Européen Georges Pompidou (HEGP). A défaut de lui rendre le nom de Laennec après la fermeture de l'hôpital de la rue de Sèvres, j'espérais qu'on le baptiserait du nom de Jean Hamburger. Naïvement, puisqu'il fallait faire disparaître toute trace du «pouvoir médical» par l'utilisation massive de la forme sinon l'esprit des Moustaches de Pletsky-Glatz. Je sais, madame Pompidou! et sauf le très grand respect que je vous dois en tant que payse, citoyenne mayennaise de Château-Gontier, jamais deux sans trois, mais quand même! N'y avait-il pas assez de requiems sur plaque avec le Centre Georges Pompidou et la voissurberj du même nom pour perpétrer le nom de votre mari? Jean Hamburger et Jean Bernard n'ont pas démerité face à leurs glorieux aînés. Ni l'un ni l'autre ne doivent être oubliés sur le fronton de nos hôpitaux...

[← 54]

L'HEGP ouvrit péniblement entre 1996 à 2000 avec des services séparés, reproduisant la structure des hôpitaux Boucicaut, Laennec et Broussais réunis dans ce nouvel établissement de l'AP-HP. Alors que s'est créée en 2004 une Faculté de Médecine René Descartes par fusion des trois Facultés Necker-Enfants Malades, Cochin-Port Royal et Broussais-Hôtel Dieu, j'apprends qu'enfin cardiologues et radiologues seraient prêts à s'entendre sur des plateaux techniques communs. Les scanographes et les IRM, adaptables à l'imagerie cardio-vasculaire et viscérale de pointe pourvu qu'ils soient dotés de mécaniques et d'électroniques surpuissantes et rapides, devenus hors de prix, ne peuvent plus être que partagés sous une formule collégiale de direction dont les radiologues deviendront les dirigeants naturels, tout en évitant la balkanisation comme la parcellisation outrancière dans les protocoles de fonctionnement.

[← 55]

Louis Omnès, directeur de l'établissement, fit visiter le chantier de l'HEGP à un groupe de collègues auquel j'appartins. Je comprends pourquoi les politiques adorent se faire photographier habillés et casqués comme les travailleurs du bâtiments. Plus tard, l'hôpital achevé et après la crise des légionelloses, j'eus l'occasion de le visiter avec lui une nouvelle fois. Je lui expliquai que Jean Gay et moi avions conçu le projet de département d'imagerie cardio-pulmonaire ; comme j'avais renoncé à postuler pour la chefferie de service en 1989 afin de muter à Necker, je transmis le dossier à mon collègue Jean-Claude Gaux, alors président du syndicat des radiologues ; il en prit la direction lorsqu'il fut décidé que les activités médicale de Broussais seraient transféré dans l'HEGP. Omnès ne connaissait pas cette histoire.

[← 56]

A l'époque, Jacques Chirac se manifesta par la fondation du RPR, l'un des multiples acronymes du parti se réclamant de Charles de Gaulle succédant à l'UDR-UDT après la dissolution du giscardogaulisme, l'appel de Cochin à la suite d'une fracture de jambe en revenant de son château en Corrèze, avant de prendre le poste de premier Maire de Paris depuis Jules Ferry, au nez et à la barbe de deux Michel, Poniatowski et d'Ornano. «Ponia», Ministre de l'Intérieur était le grand ami de Valéry Giscard d'Estaing que Georges Pompidou avait appelé «Mon Prince» un jour d'estoc où il avait bien joué. Chirac tailla en pièce Michel d'Ornano à cette élection parisienne qui fut la première pierre de «l'État RPR», avant de se faire lui même hacher par Simone Veil aux élections européennes et, plus tard, par François Mitterrand. Pour les médecins de ma jeunesse, le RPR était un merveilleux petit appareil de respiration artificielle qui sauva bien des vies humaines dans les ambulances comme dans le plus reculés des cabinets médicaux...

[← 57]

Admiratif de la loi Scrivener, je suis ; mais elle fut aussi députée au Parlement Européen, la seule fonction politique qui m'aurait séduit si j'avais adhéré à un parti politique.

[← 58]

Roger Lévy fut un grand interniste qui avait été reçu au concours de l'externat de Paris mais avait échoué à celui de l'Internat, peut-être par antisémitisme. Il souffrit donc d'une grave blessure morale qui me rapprocha d'autant plus de lui qu'il pratiquait une médecine de la même qualité que celle de mon père auquel il ressemblait physiquement. Fred Siguier en fit un de ses adjoints à Cochin et Claude Bétourné l'emmena avec lui à Ambroise Paré, avec le titre dérisoire d'attaché-consultant alors qu'il avait la stature d'un « grand-patron ». Il rejoignit les Forces Américaines pendant la guerre de 39-45 et participa à la bataille de France, me raconta mon maître Pierre Massias. Il y apprit les règles de la réanimation médicale, une nouvelle discipline née de la guerre moderne, que les Français ignoraient à la Libération et qu'il enseigna aux jeunes générations. La guerre empêcha François Jacob de passer le concours de l'internat mais pas d'obtenir un Prix Nobel. Le grand radiologue pédiatre parisien, Jacques Sauvegrain, y échoua également (du fait d'une écriture illisible, quand les copies étaient lues à voix haute par un interne planqué derrière un paravent pour éviter les fraudes); la réforme Debré inaugurant le temps plein bi-appartenant lui permit de succéder à Jacques Lefebvre à la chaire de radiopédiatrie des Enfants-Malades.

[← 59]

Toutes les citations se réclamant de Montaigne sont extraites de mon livre de chevet: Montaigne, *Œuvres complètes* - l'Intégrale, Paris, Aux Éditions du Seuil, 1967.

[← 60]

Nicole Berger (1934-1967) décéda d'un accident de la route en étant éjectée d'une voiture conduite par la chanteuse aujourd'hui oubliée, Dany Dauberson, où elle occupait « la place du mort ». Dans des circonstances relativement identiques et au côté de Sacha Distel, Chantal Nobel, l'héroïne de *Châteauvallon*, le Dallas français, échappa à la mort, après un coma de 40 jours, mais non aux mutilations de la face et des handicaps physiques incompatibles avec sa carrière professionnelle qu'elle ne reprit pas malgré un désir de retour exprimé en 1996 chez [Michel Drucker](#). Une de mes amies de jeunesse passa à grande vitesse à travers le pare-brise d'une automobile ; physiquement indemne, elle en garda longtemps la phobie du transport en voiture. J'avais équipé mes voitures personnelles de ceintures avant qu'elles ne deviennent obligatoires en 1967. On connaît aussi le décès de James Dean et de Grace Kelly, princesse de Monaco, l'accident terrible de Mireille Darc qui ne l'acheva pas... La liste est interminable et il faudrait revoir le film de Denis Amar, ASPHALTE, injustement méconnu en 1981 et oublié malgré sa pléiade d'acteurs renommés, terrifiant et très efficace pour la protection routière.

[← 61]

Le quartier général du Maréchal Erwin Rommel, affecté au Mur de l'Atlantique de von Rundstedt après l'échec de l'AfrikaKorps à el-Alamein, était basé dans la région de Rennes, à une soixantaine de kilomètres de mon village natal. Les Anglais bombardèrent un dépôt d'essence caché dans la forêt de La Guerche-de-Bretagne, à la lisière de laquelle mon père avait voulu protéger sa famille en louant une ferme supposée à l'abri des préparatifs destructeurs du débarquement imminent. Nous y fûmes copieusement enfumés. Rommel se trouva fortuitement à Berlin lors du débarquement du 6 juin 1944 auquel personne ne croyait qu'il serait situé autant au sud de la Manche. Martigné-Ferchaud fut libéré sans combat local. Il n'en alla pas de même entre Pouancé et Angers. Angers abrita le QG de l'[amiral Karl Dönitz](#) d'où il dirigea l'édification des bases sous-marines de l'Atlantique.

[← 62]

Célèbre fontaine bruxelloise d'où l'eau coule du pénis d'une statuette d'enfant.

[← 63]

En bleu, elle aurait fait un très beau Matisse, telle que je l'évoque
aujourd'hui !

[← 64]

Premier titulaire de la Chaire de Radiologie Pédiatrique et Chef du Service de l'hôpital des Enfants Malades.

[← 65]

Immortelle chanson d'Aristide Bruant, « *Rue Saint Vincent* » a été chantée par d'innombrables artistes des deux sexes au sommet desquels je mets Cora Vaucaire.

[← 66]

Grand médecin interniste de l'hôpital Bicêtre au milieu du XXe siècle (1906-1986), Bull Acad Natl Med. 1987 Feb;171(2):223-31; il y a un square du professeur Maurice Deparis au Kremlin-Bicêtre.

[← 67]

La chirurgie cardiaque était encore à l'état limbique et la grossesse était une épreuve dramatique dans l'évolution de cette maladie. Il n'y avait pas si longtemps que l'actrice VERA CLOUZOT —qui fut prémonitoirement la sublime victime du duo infernal Paul Meurice-Simone Signoret dans le film «LES DIABOLIQUES» que tourna son mari Henri-George inspiré par elle en 1955 — était morte d'une complication aiguë de cette cardiopathie, en 1960, trois ans après avoir tenu le rôle de la fragile héroïne du film «LES ESPIONS » (1957). Le rétrécissement mitral, dont la cause était essentiellement le rhumatisme articulaire aigu streptococcique, fut la première maladie opérée chirurgicalement à cœur ouvert en 1947, par la commissurotomie au doigt qui révolutionna son pronostic. La cardiopathie de Véra Clouzot était encore plus complexe (maladie mitrale associant rétrécissement et insuffisance), donc trop pour en bénéficier. Plus tard, Véra aurait pu être traitée par la pose de valvules artificielles (valvuloplasties), si son myocarde était encore bon. L'arrivée de la greffe cardiaque en France et en Europe date de l'automne 1968, quand Christian Cabrol opéra le Père Boulogne à la Pitié, après que Christian Barnard eut effectué la première mondiale au Cap durant l'hiver précédent.

[← 68]

Je ne résiste pas à la tentation de mettre l'avant-dernier couplet de la [chanson de Bruant](#):

« Quand on l'a couchée sur la planche

Elle était toute blanche

Même qu'en l'ensevelissant

Les croque-morts disaient qu'la pauv' gosse

Était claquée l'jour de ses nocés... »

[← 69]

L'autopsie dans sa forme anatomo-pathologique, fille de Laennec (1781-1826), est différente dans son fond, sa forme et sa technique de l'autopsie en médecine légale, théorisée par Orfila (1787-1853, cf. [Musée Orfila](#) à l'Université Biomédicale des Saints-Pères) et enseignée à l'université par Tardieu (1818-1879).

[← 70]

Ma vision du paradis s'apparente à ce que les curieux d'ésotérisme humoristique pourraient (re)découvrir en lisant ces merveilles de la littérature policière de ma jeunesse : «VOUS QUI N'AVEZ JAMAIS ÉTÉ TUÉ» (O Séchan et Igor B Maslovski, Paris, Librairie des Champs Élysées, Le Masque n°395, 1951) et l'hilarant «MISS SHUMWAY JETTE UN SORT», Série Noire de Raymond Marshall chez Gallimard, traduit par Coindreau, massacré au cinéma par un nullard.

[← 71]

Professeur titulaire de la Chaire et chef de service de radiologie de Cochin. Fils de René, l'élève direct d'Antoine Béclère, Guy Ledoux-Lebard fut un grand expert des meubles du XVIIIe siècle et un non moins grand amateur de berlinettes Alfa Romeo. Il appartenait à une génération encore très attachée à la culture germanophone et il déplorait que les jeunes internes s'en désintéressent au point de ne plus pouvoir lire les auteurs radiologues allemands. La radiologie de l'après-guerre devint le fief des Scandinaves qui s'exprimaient en anglais, comme les Américains qui prirent la suite. Mon ami John R Amberg de l'UC San Diego me raconta que lui et ses collègues des années 50-60 attendaient avec impatience chaque numéro du mensuel ACTA RADIOLOGICA SCANDINAVIA qui apportait toujours au moins un scoop. C'est l'Australien et non moins ami Geoffrey T Benness, qui faisait au moins un tour du monde par an qui incita le futur grand angiographe de la Cleveland Clinic en Ohio, Thomas F Meaney, de se lancer dans la toute nouvelle technique de l'artériographie rénale par voie transfémorale selon la méthode qu'allait publier le Danois SJ Seldinger en 1952! Après la guerre de 39-45, les Germains — comme les Bataves stimulés par la firme Philips — ne se maintinrent au niveau international de l'imagerie qu'à travers leur industrie (Siemens et Schering); les médecins restèrent incorporés dans un concept de la médecine interne beaucoup plus vaste et exclusif que dans le reste de l'Europe; les radiologues allemands tirent leur existence récente du scanner et de l'IRM, technologie lourde et coûteuse, alors que l'échographie ultrasonore reste dans le giron de la médecine interne et des spécialités médicales cliniques. Les Germains investis dans la recherche s'expriment — les seniors, laborieusement — en anglais. L'Europe de la radiologie bute sur le polyglottisme du continent, du fait même de la masse de praticiens germanophones qui n'éprouvent pas encore de désir vraiment chevillé au corps de se reconnaître dans le Congrès Européen (ECR) de Vienne qui, quoique localisé en Autriche, est exclusivement anglophone. De plus en plus de Français s'expriment internationalement en anglais et renâclent encore à se rendre à

Vienne, mais les Journées Francophones de Radiologie (JFR), second congrès mondial d'imagerie médicale par le nombre de participants, sont beaucoup plus puissantes que l'ECR. Espagnols et Italiens comme les Européens de l'Est foncent dans la langue anglaise, sans états d'âme quand ils quittent leurs frontières. Les Anglais qui ont formé beaucoup moins de radiologues que de «*technologists*» (manip'ulateur/trices de radiologie hautement qualifiés en français) sont davantage présents à Vienne par la langue officielle que par le physique.

[← 72]

Alain Larcqan & Jean-François Lemaire, *De Gaulle et la médecine*,
Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1995.

[← 73]

Il faut être un jeune et riche créateur de start-up à la Michael Douglas pour avoir droit à contracter le «*yuppy's syndrome*» qui n'en est qu'une forme clinique un peu plus riche en douleurs musculaires.

[← 74]

Que l'on me permette d'amorcer ici ma vision de la médiocrité exprimée par un indice applicable à un individu, une collectivité, un pays, un continent. L'étymologie vient du substantif latin *medius*, *medius*, qui veut dire milieu, comme le prouve la dénomination du troisième doigt de la main qui est médian, comme le nerf du même nom à la face antérieure de l'avant-bras. En dérivent les mots **medium** et son pluriel **media**, qui veulent dire **moyen(s)**, **milieu(x)**. Les radiologistes anglo-américains écrivent **contrast medium** (media) quand les radiologues français utilisent eux l'expression **produits de contraste**. La nuance péjorative n'existait pas au départ dans le mot le mot latin *mediocris*. Il n'est pas nécessaire d'être débile pour être médiocre, c'est-à-dire dans le milieu, la moyenne. On peut être médiocre tout en étant intelligent et instruit. Mais la moyenne de quoi? Les statisticiens ont inventés des équations mathématiques et une sémantique dont l'aridité empêche l'emploi courant dans des milieux peu formés à la rigueur scientifique et à ses perversions, c'est-à-dire la manipulation des chiffres au profit d'une thèse. Pirandello disait que les faits sont comme des sacs, on y met ce que l'on veut. On peut dire la même chose des statistiques enseignées dans les diplômes spécialisés. Lors des 24-Heures du Mans de ma jeunesse, les berlinettes DB-Panhard gagnaient le challenge de la catégorie «INDICE DE PERFORMANCE», malgré les cylindrées ridiculement faibles de leurs moteurs. Aujourd'hui, je ne peux exciper d'un support mathématique aussi éprouvé pour expliquer comment je calcule un INDICE DE MÉDIOCRITÉ que l'on ne manquera de taxer au mieux de galimatias pifométrique à la Cosinus au pire de délire jargonaphasique. On connaît la courbe en cloche de Gauss qui sert par exemple à représenter une pyramide des âges. Elle ne m'a jamais paru intégrer suffisamment bien le critère subjectif qui sous-tend toute entreprise visant à comprendre un phénomène humain à tendance socialisante, comme les résultats de la correction de copies de concours sur épreuve ou de la performance d'une équipe hospitalière dans le temps et dans l'espace. Lorsque je m'essaye à expliquer le mécanisme de mes réflexions de chef de service prestataire de

services ou de producteur de travaux scientifiques, je préfère utiliser une droite de type $y=ax+b$, qui expose l'idée de pente ascendante, descendante ou plate. On image mieux ainsi la dynamique d'un groupe ou d'un individu devant un auditoire de niveau culturel, disons λ . On peut donc être à l'hôpital Necker un médiocre à 16/20, inclus que l'on est au milieu de génies admissibles d'office au MEMSA. Le dixième du Championnat de la British League de football association est une équipe médiocre en Angleterre, alors qu'elle serait probablement dans le top-5 dans notre Ligue 1, avec les mêmes joueurs. L'indice de médiocrité actuel des Anglais est plus élevé que celui des Français en football, à l'inverse de celui que l'on constate en Coupe d'Europe de Rugby, où nous sommes les meilleurs en 2005.

Jamais, depuis ma promotion à l'externat de Paris, je n'ai visé autre chose qu'un seuil indiciaire de médiocrité supérieur ou égal à $17/20 \pm 2$, quels qu'aient pu être mes objectifs et mes moyens, personnels ou collectifs. Mes échecs rennaient m'ont trop obligé à me surpasser pour qu'il en soit autrement. Visé, mais loin de toujours atteindre. Je n'ai jamais eu le moindre mal à abandonner tout ce qui plombait ma moyenne, soit en le refusant soit en déléguant une responsabilité à quelqu'un d'autre, petit médiocre voire nul dans certaines tâches où j'excelsais mais au summum de la compétence dans celle que je n'avais pas. Il m'appartient de le reconnaître, de l'admettre comme d'en faire admettre les conséquences, même et surtout si elles sont déplaisantes. Ce disant, je ne cherche pas à enfoncer des portes ouvertes, à notre époque ouverte aux calculs statistiques savants et à l'évaluation. Sans recourir à autre chose qu'une simple approche indiciaire, on conduit un individu, une équipe, un contrat d'objectif, un audit, avec doigté et sans autorité artificielle. Dans un même ordre d'idée, je n'ai pratiquement jamais eu d'échecs, lorsque j'ai dirigé un travail scientifique, une thèse ou un mémoire, parce que j'en ai toujours étroitement adapté le sujet, notamment sa dimension quantitative, à l'indice de médiocrité de l'impétrant. Pourquoi donner à un crack un thème étriqué, cependant qu'on noie un individu aux

potentiels moins élevés dans un océan de données qu'il ne pourra maîtriser? J'ai vu commettre nombre de ces erreurs de ciblage pendant une bonne vingtaine d'années.

Très récemment, on a pu lire un éditorial posant pertinemment la question de fond qui devient obsessionnelle: faudra-t-il sortir de Polytechnique pour comprendre un article scientifique du NEW ENGLAND JOURNAL OF MEDICINE bourré de données façonnées hermétiques par des calculs statistiques totalement abscons, même pour les Bac-C avec mention ? Il faut revenir à des notions simples, accessibles à tout médecin diplômé de la Faculté recyclé en FMC (formation médicale continue). On peut donc, pour améliorer ses prestations intellectuelles ou physiques, à titre personnel ou collectif, agir sur la courbe de régression linéaire y , soit en diminuant ou en augmentant globalement la base de données ax , soit en agissant sur l'un des extrêmes, le plus haut ou le plus bas, en y ajoutant un coefficient b en fonction des objectifs à atteindre. Ce type de raisonnement s'adapte beaucoup mieux à la réalité égalitariste de la société française, que la simple définition d'une moyenne sans nuance à 10/20 dont on ignore les extrêmes et les milieux de référence. La solidité d'un projet ou d'une entreprise repose sur la qualité et la solidité de son indice de médiocrité, son accélérateur est à l'extrémité supérieure, son frein à l'inférieure. Il n'est pas judicieux de recruter plusieurs cracks dans une équipe sans bases solides. On ne court pas les 24 heures du Mans avec un dragster. On gagne plus d'efficacité et aussi de respect quand on s'attache à relever le niveau inférieur dans une perspective globale, que lorsque l'on applique bêtement » les aphorismes de Peter, selon qui chacun atteint un jour ou l'autre son seuil d'incompétence, si cela doit instituer une médiocratie démotivante et déclinante. Dans mon système, il n'y a pas de retour de bâton maréchalisé.

Donc, quand je parle de médiocre, de médiocratie et de seuil de médiocrité, je n'excipe pas nécessairement d'une optique méprisante vis-à-vis des individus ou péjorative à l'encontre d'une entreprise.

Dans ma bouche, au contraire, se faire traiter de médiocre peut être un grand compliment. On est de toute façon toujours le médiocre de quelqu'un.

[← 75]

Mon ami Bruce J Hillman, alors tout jeune *assistant professor* à Tucson, Az, (prononcer Tousson, Arizona), me dit en 1980 : « *same thing here !* », quand je lui racontai mes soucis d'alors en France.

[← 76]

A ce moment de ma relation où j'aborde mes contacts avec l'Asie, je tiens à préciser que je ne suis nullement indifférent au respect des droits de l'homme partout où je vais dans le monde. Mon distingué collègue de Besançon, Francis Weill, qui fut président de la Wfaumb dans les années 90, souhaitait instamment que je participe au boycott de la RP de Chine pour raison d'irrespect à laquelle se ralliaient alors beaucoup de scientifiques. Il savait que j'allais activement engager la SFAUMB et l'ISR dans cette nouvelle approche de l'imagerie chinoise et il y était défavorable. J'abordai cette question avec mon ami Tokuro Nobechi, le leader de l'imagerie nippone qui m'avait puissamment aidé à raccorder l'Asie à ICR'89. Sa réponse fut claire et je la soumis aux experts des civilisations asiatiques. *«La Chine n'a jamais respecté les droits de l'homme. Nous le savons, nous avons été deux fois en guerre avec elle et fort heureusement nous avons gagné. Il faudra très longtemps pour qu'elle les respecte. En attendant il faut y aller tout en faisant attention.»* Et il me conseilla quelques lectures initiatrices pour m'éclairer. En Chine, comme ailleurs dans le monde et plus spécialement en Asie, j'irai avec l'intelligence du cœur plus souvent qu'avec la littérature, faute de temps pour en faire l'exégèse. On ne me reprocha jamais d'avoir visité Taiwan plusieurs fois et vice-versa, mon, passeport en faisant foi. Nul davantage que le leader de la radiologie chinoise Dai Jian-ping ne m'a informé autant sur la misère qui règne dans la campagne, une fois franchi le périmètre circonscrit par la Grande Muraille.

[← 77]

Le Professeur Jean-Pierre Grünfeld, le successeur de Jean Hamburger et de Jean Crosnier à la tête du Département de Néphrologie de l'hôpital Necker, quitta la présidence du Conseil Consultatif Médical lorsque tous les chefs de service sauf lui votèrent pour l'implantation, dans le Palais du Rein de Necker, d'une maternité pour le professeur Yves Dumez et d'un service de chirurgie cardiaque infantile pour le professeur Francine Leca. Je n'ai pas honte de dire que j'ai été le premier à demander l'application de cette solution, après des années d'atermoiements qui démoralisaient les équipes soignantes, après les espoirs suscités avant d'être déçus d'installation de l'ORL des Enfants Malades, la neurologie d'Olivier Lyon-Caen, l'urologie de Bernard Debré. Un hôpital est fait pour soigner des gens, pas pour être un champ de bataille entre « mandarins » et « administrativo-politiques ». Je militais pour que Necker devienne un hôpital du trio «Père+Mère+Enfant», en profitant des forces locales de l'urologie séculaire conduite par Bertrand Dufour et de la gynécologie médicale développées par Frédérique Kuttenn sur le versant gynécologique, et en demandant à Dumez de développer la gynécologie chirurgicale.

J'en fis le thème de ma propagande électorale pour succéder à Jean-Pierre Grünfeld. Il déplut et ce sera pour moi le début d'une fin inéluctablement dédiée au désespoir dans le fond, et une formule alors inusitée de « démission »: le refus de demander le renouvellement quinquennal dans la forme de mes fonctions de chef de service. J'y reviendrai plus loin.

On parle maintenant d'un «hôpital Mère-Enfants», concept réducteur par le refus de voir le père jouer le rôle qui lui est dévolu depuis la Préhistoire dans la conception du genre humain.

[← 78]

Une lignée de mandarins fut ainsi décrite (il y a bien longtemps, je ne l'ai pas connue, j'en ignore d'ailleurs le nom) : le père fut un aigle, le fils un faucon, le petit-fils un vrai con. La disparition de l'oral de l'internat en 1967 fut libératrice d'une forme certaine de népotisme médical. Aujourd'hui on peut être patrons de père en fils (ou de mère en fille), comme c'est le cas dans toutes les corporations, de la batellerie à la haute banque, mais il faut avoir fait ses preuves durant un long cursus d'études et de concours qualifiants où l'anonymat est la règle en médecine. Il y est respecté, comme j'ai pu le constater durant les deux concours d'Internat dont j'ai été un membre du jury, en 1976 comme en 1996.

[← 79]

Le jeune étudiant en médecine péruvien Jorge Velasquez Pomar croyait à la France à un degré tel qu'il apprit à l'Alliance Française de Lima le français qu'il parlait superbement, et fonda L'ASOCIACIÓN FRANCOPERUANA DE LOS ESTUDIANTES EN MEDICINA . Il essaya de la faire connaître à Paris par l'intermédiaire du «QUOTIDIEN DU MÉDECIN» qui publia deux éditoriaux. Ses efforts restèrent vains. L'étape que je fis à Lima lors de ma tournée en Amérique Latine en 1985 fut un éblouissement grâce à lui. Il voulait une bibliothèque médicale francophone. Je la lui promis et, à ma grande surprise car je m'attendais à ramer pendant longtemps, Philippe Rossillon, Secrétaire Général de l'Union Latine, auquel je m'étais adressé sur la recommandation du Conseiller culturel Jean Rose, adhéra immédiatement à ce projet. Il le finança à hauteur de cinquante mille francs Fabius, à charge à moi de faire la sélection *ad hoc*, en n'oubliant pas d'adjoindre quelques ouvrages italiens et belges. On s'illusionne sur les capacités des valises diplomatiques à véhiculer ce type de produits. J'obtins de la magnanime Madame Lanfrey que la compagnie nationale Air France assure le transport gratuit du lourd colis. Il stagna un temps suffisamment court à la douane de Callao pour que je puisse, moins d'un an plus tard, être présent à Lima pour l'inauguration officielle à l'Alliance Française. A la suite de cet exploit, je pus participer activement à la venue en France de Jorge qui se forma dans le service de bactériologie de Necker, chez Patrick Berche, aujourd'hui Doyen de la Faculté de Médecine René Descartes. Sa femme Anarosa l'accompagna avec le désir de devenir radiologue. Contrairement à Jorge elle ne parlait pas le français à son arrivée à Paris. Il lui fallut six mois pour s'y sentir à l'aise. L'un comme l'autre eurent à faire face à d'énormes problèmes administratifs et financiers. Le Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris fut particulièrement généreux en les dotant chacun d'une bourse. Jorge est aujourd'hui l'un des leaders de la bactériologie hispanophone. Anarosa, sacrée la Francesa, est une radiologue réputée pour sa compétence et sa puissance de travail. Les hôpitaux Necker et Corentin Celton dont je dirigeais la radiologie et l'échographie, puis

Saint-Louis où elle apprit « l'escanner », en avaient abondamment profité pendant cinq ans. Leur fille, Barbara, naquit en France et ma femme en est la marraine.

[← 80]

Il me prétendit être directement responsable du « Vive le Québec libre », soufflé à De Gaulle quand il se trouvait derrière lui le 24 juillet 1967 à Montréal. Pourquoi ne pas le croire ?

[← 81]

S'y trouvait du très beau monde, dont Philippe Seguin qui me parut très affecté.

[← 82]

Fruit de ma passion juvénile pour les romans de science-fiction des Presses de la Cité, j'ai crû dans les télétransmissions spatiales par satellite rendues crédibles dès le lancement réussi du premier Spoutnik en 1956. J'en avais fait l'un des Advanced Topics de ma politique dès que j'eus accédé aux fonctions de Président de la Section Radiodiagnostic de l'ISR (International Society of Radiology) en 1985. Je devins un expert international en Télémédecine à la Commission de Bruxelles en 1992, après ma rencontre avec l'un des Hommes du Président, Roger Ganne; il était lié avec l'ancien Ministre de la Santé et député de la Loire-Atlantique Claude Évin qui, avec Georgina Dufoix représentant François Mitterrand, avait inauguré le 17^e Congrès International de Radiologie (ICR'89) au Parc des Expositions de la Porte de Versailles le 1^{er} juillet 1989. Romantisme oblige, le bébé International School of Medical Teleteaching avait été conçu en plein marais séminole de Floride, lors d'un arrêt à une station-service sur l'autoroute interminablement plate reliant West Palm Beach à Sarasota, à hauteur du lac d'Okeechobee, devant un excellent combiné *hamburger-wildrice-millerdraft*, en janvier 1994.

Après une démonstration éblouissante des potentiels de la téléconsultation échographique intercontinentale en *live* lors du Congrès SFAUMB'95 au Palais des Congrès de la Porte Maillot, sa présidente Hélène le Guern et moi bouclâmes un projet définitif formalisé à la conférence IMAC'95 à Hawaï et promu lors de congrès internationaux tenus à Paris, Beijing, Buenos Aires, San José de Costa Rica, Boston, Delft... L'Université Paris V, qui aurait dû être le maître d'œuvre naturel de l'école puisque j'en suis un Professeur en exercice, coula l'initiative à elle proposée, comme me le confirma le président de l'époque, un juriste de la Faculté de Droit, qui n'avait pu empêcher les enzymes gloutons de faire disparaître le dossier, devenu introuvable quand il me reçut.

Le décès de Philippe Rossillon avait de toute façon sonné le glas d'un succès éventuel de l'entreprise. Je n'avais pas le pouvoir politique et financier de la lancer et j'avais commis l'erreur fatale de vouloir faire

cavalier seul dans ma discipline. Je ne le regrette pas au su de ce qu'en ont fait les mangeurs de pissenlit qui le récupérèrent.

[← 83]

<http://eikon.serveftp.net/viewPage.do?id=625>

[← 84]

<http://chateaubriant.org/21-le-docteur-bernou>

[← 85]

La chirurgie de la tuberculose tint une place considérable dans le traitement des formes chroniques de la tuberculose, les thoracoplasties notamment, avant que les antibiotiques modernes (isoniazide puis la rifampicine) ne viennent révolutionner le pronostic de la maladie.

[← 86]

Témoignage personnel recueilli auprès du remarquable artiste photographe de Châteaubriant, Harel-Vilbois, mon mentor dans les années 50. Ce ne fut pas sans m'aider à construire mon approche carriériste de la médecine, une fois nommé à l'externat de Paris et surtout pour éduquer mes élèves et collaborateurs.

[← 87]

Curieusement, et c'est dire la légèreté de notre approche historique infantile de la guerre et de la Résistance dans les années 50, je n'apprends que des décennies plus tard que le jeune lycéen nantais, Guy Môquet, comptait au nombre de ces fusillés de Châteaubriand. Combien de fois, quand j'allais à l'hôpital Bretonneau, ne me suis-je pas interrogé sur l'identité de l'individu qui a donné son nom à une station de métro de la ligne 13 ?

[← 88]

Très intelligemment, les fondateurs de la Mayo Clinic régirent leur morale médicale sous le devise « *Patient, first* ». Toujours dirigée par des médecins — contrairement à l'AP-HP — , elle eut à la tête successivement deux radiologues, Glenn W Hartman puis Robert Hattery qui mit en route la décentralisation d'une filiale à Scottsdale, Az, aussi prospère que la maison-mère de Rochester, Minnesota.

[← 89]

Lors d'ICR'94 à Singapour, j'avais rejoint le Board of Officers de l'ISR, après quatre années d'absence consacrées au lancement du nouveau Département d'Imagerie de l'hôpital Necker dont j'avais pris la chefferie en 1988. Dès mon retour aux «affaires», je m'empressai de consolider la position morale très forte que la fille d'Antoine Béclère, Antoinette, avait offerte à l'ISR, en la dotant à sa mort en 1980 d'une somme considérable chiffrée en mégafrancs suisses gérée par le très avaricieux Walter Fuchs, le générateur de la crise de 1985 ci-dessus évoquée. Maurice Tubiana, le précédent Président de l'ISR et du Centre Antoine Béclère, et son bureau avaient envisagé alors une action en justice destinée à récupérer cette donation pour éviter qu'elle ne soit captée par les Américains à leur profit. J'avais trop travaillé avec Antoinette pour ne pas savoir qu'elle avait délibérément exclu les radiologues français de tout pouvoir décisionnel sur la gestion de ce pactole. Elle les méprisait profondément, moins pour leur paresse intrinsèquement incurable que pour leur absence de la scène internationale. Il est non moins vrai que nul mortel ne pouvait égaler son père, un génie indiscuté à ses yeux comme aux nôtres. J'avais donc agi pour trouver des solutions qui ne trahissent pas l'esprit de la donatrice que je respectais profondément pour son intransigeance justifiée, sans pour autant nous couper de l'indispensable collaboration transcontinentale. Antoinette tenait par dessus tout à ce que l'on n'oublie pas son père, le créateur de la Radiologie Médicale fondée sur l'abord clinique du radiodiagnostic et de la radiothérapie, dès 1900. J'obtins sans difficulté de l'ISR la création d'une Béclère Medal doublée d'une Béclère Lecture à chaque ICR biennal et d'une Fuchs Lecture attribuées à chaque ICR devenu biennal, en tant que marques d'honneur suprême de l'ISR. Leurs premiers titulaires, honorés lors d'ICR'96 à Beijing, seront respectivement Frederick Palmer, un Rhodésien de l'UC San Francisco, pour son action pédagogique en Afrique, le physicien américain Gerald Hanson, en charge de la radioprotection à l'Organisation Mondiale de la Santé et Maurice Tubiana, de l'Institut, ancien Président de l'ISR et d'ICR'89.

Le décès soudain du charmant Rhodésien devenu Canadien Derek Harwood-Nash — après ceux de Walter Fuchs et de Joachim Burhenne qui venait juste d'obtenir qu'ICR'96 se tienne non pas à New Delhi mais à Beijing, sur demande expresse de l'industrie européenne ! — ouvrait une guerre-éclair de succession pour le titre de President-Elect de l'ISR, au printemps 1995. Elle se déroula lors du Comité Exécutif de l'ISR tenu à Kuala Lumpur, en Malaisie, sous la présidence du Singapourien Lenny Tan, successeur de Maurice Tubiana.

Le trésorier américain, Joseph Marasco, était candidat, contre moi qui n'avais aucune chance. Je me levai pour aller le féliciter d'une poignée de main énergique. Marasco élu, sa place de trésorier était libre, ce qu'il n'avait pas plus envisagé que ses complices, sidérés. Je la réclamai sur le champ et la gagnai par KO technique.

Immédiatement, je demandai des comptes sur l'état d'avancement d'ICR'96, notamment la liste des conférenciers invités. Nul ne savait ce qui se passait à l'exception de Lenny Tan et du délégué chinois Dai Jiang Ping, cependant tous deux fermés comme un banc d'huîtres. J'exigeai d'être commissionné pour me rendre sur le champ à Beijing, puisque je savais que le congrès national chinois était programmé juste après celui de Kuala Lumpur. Profitant de la confusion et malgré l'hostilité de Tan, j'obtins un ordre officiel de l'ISR, au grand embarras de Dai.

Les Chinois n'aiment pas les scénarios improvisés, mais ils savent s'adapter et évoluer avec pragmatisme. Sans aucune préméditation, j'avais quitté la France, avec, dans mon dossier Asie, une lettre d'invitation du président d'un congrès d'ultrasons à tenir en août 1995, également à Beijing. Je la montrai tant à l'Ambassade de la République Populaire de Chine pour obtenir un visa qu'à la compagnie d'aviation Malaysian Airlines pour acheter à mes frais un billet d'avion en première classe. Nul n'y fit attention. J'obtins les deux sans difficultés et embarquai sur le même vol que la délégation chinoise, à la tête ahurie de Dai qui voyageait en classe touriste.

Les Chinois n'apprécient guère plus l'imprévu qui les démonte que les Japonais qu'il panique. Les difficultés commencèrent vraiment au contrôle de police d'immigration à l'aéroport de Beijing. Privilège de la première classe, j'étais sorti le premier et fus bloqué par un préposé intransigeant, une fois découverte ma supercherie par son regard inquisiteur impossible à berner. C'était l'anniversaire des événements de Tien-an-men et la ville était bouclée. J'attendis, amusé et à peine anxieux, que se présente Dai à son tour. Il ne fallut pas trente minutes pour que je reparte dans le bus de la délégation chinoise jusqu'au Beijing International Hotel où j'étais logé avec les conférenciers étrangers invités officiels du congrès national chinois qui me traita avec les plus grands égards, vus mes antécédents liés au succès d'ICR'89.

J'y fis enfin la connaissance d'une personnalité originale de la radiologie américaine dont l'influence en Asie dépasse le cadre de sa seule discipline. Anne Osborne est une excellente neuroradiologue pratiquant à Salt Lake City dans l'Utah, donc de religion mormonne. La secte, très active en Asie, voit ses adeptes croître exponentiellement, car l'un de ses préceptes majeurs est d'accorder le pardon rétrospectif aux plus lointains ancêtres des convertis, quels que furent leurs péchés; fait objectif, les mormons sont aussi d'excellents commerçants; ils sont donc très un label GENERAL ELECTRIC MEDICAL SYSTEMS à peine déguisé, histoire de contrer l'appétit des Allemands et les Bataves pour le marché. J'obtins ce que je voulais, un vrai programme scientifique international en anglais. Il recueillera un succès d'estime encourageant pour le futur de l'ISR. Succès léger si on le compare avec celui du cours d'Anne Osborne sur le scanner qui fut suivi par plusieurs milliers d'auditeurs fascinés par l'oratrice.

Succès scientifique et politique car je réussis à introduire des sujets épineux qui faisaient vraiment peur en Chine, l'imagerie fœtale et la télémédecine notamment.

[← 90]

Deux de mes maîtres devenus mes collègues des plus proches, le doyen de Grenoble, Maurice Geindre, et l'uroradiologue de Lille, Guy Lemaître, disparurent à peu près en même temps et de la même maladie que Glenn Hartman. Je perdis avec Geindre le plus ancré de mes soutiens pour la politique du CERF ; nous nous étions connus et reconnus à Moscou en 1980.

[← 91]

Mon copain avait beaucoup [trop] tardé à obtenir ce diagnostic mais il était encore temps d'appliquer la méthode de Pouliquen. Limite, limite, néanmoins. En l'an 2000, on a tous les moyens pour faire des diagnostics très précoces, y compris par échographie de la hanche.

[← 92]

Au début de ma carrière de chercheur, quand je m'initiais à la lecture assidue de la presse nord-américaine au chapitre des Matériel et Méthode, je m'étonnais de la fréquence des malades d'origine caucasienne. Naïvement, je pensais qu'il s'agissaient de descendants émigrés de Géorgiens, voire de Turkmènes ou d'Arméniens, jusqu'à ce que j'apprenne que les Américains distinguent sous ce nom tous les descendants des Indo-Européens. A coté des Noirs et des Asiatiques, en foule aujourd'hui, prennent de plus en plus d'importance les Hispaniques, émigrants d'origine latino-américaine. Ces Hispaniques sont usuellement des métis de Caucasiens et/ou de Noirs ayant rarement pu hériter des gènes des Amérindiens décimés de Montezuma et du Grand Inca. Je me suis donc énergiquement refusé à accepter que les protocoles de recherche sur les produits de contraste menés en France par Jean-Michel Corrèas et moi avec la start-up Sonus Pharmaceuticals de Bothell, Washington, USA, excipent d'une telle discrimination. Comment auraient-on classé nos enfants d'Espagnols et de Portugais, transfuges des régimes de Franco et de Salazar, eux-mêmes métis des envahisseurs arabes infestés par les Phéniciens, les Grecs, les Romains, etc...? Auraient-ils perdu leur rang de Caucasiens pur-jus?...

Un jour viendra où l'on classera systématiquement les humains par codage génétique sur l'ADN, ce sera à la fois plus scientifique et plus pédagogique, nonobstant le risque de surprises à la Feydeau, pour ne pas aborder le chapitre qui concerne les instances garantes du respect de la personne humaine, Conseil Constitutionnel et Commission Informatique et Libertés, en tête. Les enquêtes génétiques révèlent souvent des surprises héroï-comiques. Il y a un demi-siècle, l'insémination artificielle des femmes stériles était légalement très encadrée sur un mode restrictif. Ma femme me raconta une mésaventure survenue à la mère d'un enfant hospitalisé en urgence chez son défunt maître Daniel Alagille, à l'hôpital Saint-Vincent de Paul où elle était infirmière dans l'unité des nourrissons. Le nouveau-né était arrivé dans un état de grande anémie par incompatibilité

rhésus dont le seul traitement était l'exsanguino-transfusion. Son groupe sanguin était rhésus négatif, sa mère rhésus positif. Or, il aurait dû être rhésus positif car seuls et dans le plus strict anonymat, les pompiers de Paris ORh- (les vrais donneurs universels) étaient autorisés à fournir du sperme pour les inséminations toutes faites par un godemiché en verre éprouvette. La sélection des donneurs était extrêmement poussée, notamment pour éviter la transmission de tares génétiques, à commencer par la typologie des groupes sanguins. Le mari se sachant stérile avait accepté que sa femme procréé selon ce principe exclusivement. L'accident était donc incompréhensible. Les médecins se transformèrent en détective pour faire un diagnostic pathogénique. Après une très longue période de temps de silence et de dénégation, la mère finit par avouer qu'elle avait préféré recourir à une méthode éprouvée depuis Adam et Eve. Les enfants ne nous appartiennent pas, tout ce qu'ils nous demandent est d'être aimés, ai-je lu dans un périodique malais: espérons que ces mésaventures ne les entravent pas dans cette quête.

[← 93]

A l'heure où j'écris, en cet automne 2005, les émeutes raciales flambent dans les banlieues françaises. On commence à appeler un chat un chat, mais on oublie que les nouveaux lumpenproletariats sont hétéromorphes dans leurs constitutions tant ethniques que religieuses. Le juif peut s'agiter comme un chiffon rouge pour exciter plus souvent qu'inhiber aussi bien les sémites que les islamistes à s'échanger des horions avant qu'ils ne s'étripent pour de bon sur notre territoire national.

Vers l'an 2000, un drame social se joue dans l'immeuble où je vis depuis presque quarante ans. Jusque là pacifique et bourgeois, l'ensemble passe sous la coupe d'un groupe interlope originaire de la banlieue Nord de Paris. Le mal s'est greffé sur un adolescent vulnérable que nous connaissons bien et que nous aimons comme un enfant de chez nous. Son réel malaise a suscité des amitiés particulièrement racailles aux faciès variés depuis le pur blanc caucasien jusqu'à l'ébène le plus afro. On y retrouve prémonitoirement tous les ingrédients à l'origine de la crise de novembre 2005, abondamment décrits dans les reportages et éditoriaux les plus récents. Au début, nous avons tenté une approche cordiale mêlée d'avertissements sur des tons modérés. Nous nous inquiétions plus de l'avenir de l'adolescent aimé que de la santé de l'immeuble pourtant rapidement en grand péril. Nous avons dû changer notre approche d'une solution quand le groupe de sauvagions dépassa la douzaine et s'attaqua aux habitants mêmes par arguments bruyants puis physiques.

On peut s'accommoder de tags et de surboums. On ne devrait pas s'accommoder des crachats virilement purulents, pas des merdes dans l'escalier et les boîtes à lettres, pas des conséquences clastiques de la consommation effrénée d'alcool et de drogues douces puis dures, pas de la terreur qui s'installe insidieusement paralysante dans le cerveau des vieilles dames et des jeunes enfants. L'immeuble devenait le siège social de la vente de drogue dirigée notamment vers les élèves du Lycée Paul Bert, rue Huyghens, Paris 14.

Durant l'été 2001, la vie devint insupportable. Les habitants se liguèrent en association de défense selon les statuts de la loi de 1901. Ni les autorités municipales, ni les services de police, ni les élus de droite comme de gauche ne veulent prêter la moindre attention à nos doléances. Les mains courantes ne servant à rien, nous ne savions plus qu'inventer pour mettre un terme à ce désastre. Le salut vint du 11 septembre 2001 quand les Boeings des terroristes d'Al-Queida s'écrasèrent sur le World Trade Center de Manhattan. Le soir même, l'entrée de l'immeuble était maculée de gros slogans à l'encre noire des bombes acryliques «MORT AUX JUIFS». Notre racaille était culturellement antisémite et anarchisante, aucun des membres de la bande n'ayant la moindre préoccupation religieuse, musulmane ou autre, intégriste ou non. Alea jacta est! A peine photographiées les insultes et imprimé le constat d'huissier, le foyer de révoltés fut expulsé en un tournemain et les peintures de l'immeuble remplacées par des papiers anti-graffitis. La paix revenue dans l'immeuble comme dans la rue, se posa le problème insoluble de vouloir comprendre pourquoi cette démission générale devant une forme évidente de terrorisme. Quoi du désordre volontairement étouffé par les manipulateurs politiques de droite, maqués avec les mafieux dealers de drogues pour faire peur aux petits-bourgeois du quartier et les inviter à voter contre une gauche excessivement permissive, propagandiste des sédatifs socioculturels chimiques ou légaux diminuant la valeur du travail? Ou l'inverse? La caricature est aisée, l'ambivalence inévitable.

A titre personnel, je ne pouvais pas plus suivre le Jospin des 35 heures rousseauistes que m'inféoder au Front National et son leader issu du poujadisme. La défaite de la gauche était prévisible en 2002. Voter Chirac à contrecœur évident au deuxième tour. Quelques mois plus tard, la solution contre la désespérance m'apparut lumineuse dans l'adhésion au Conseil de Quartier Montparnasse-Raspail. Au moins, s'il doit y avoir de nouveau du bordel dans le quartier, je sais par où tirer le signal d'alarme et espérer agir vite.

[← 94]

Section Administrative Spéciale: un corps militaire bipartite créé pendant la Guerre d'Algérie pour administrer socialement les populations indigènes du bled et les rallier initialement à un statut fédéral (l'autonomie plutôt que l'indépendance dans l'interdépendance) puis à l'Algérie Française après le retour de De Gaulle et le référendum de 1958. Les Sections Administratives Urbaines (SAU) en étaient le pendant dans les villes arabes (casbah). Kherba était un petit village situé dans la plaine fertile de la Mitidja entre Alger et Oran.

[← 95]

Village du département d'Orléansville (El Asna aujourd'hui).
J'ignorais alors que mon arrière-grand-père, JB Edouard Mathieu
avait débuté là sa carrière de médecin militaire.

[← 96]

J'avais lu FRANCE-OBSERVATEUR chez les Magneron sans être séduit, je lus LE NOUVEL OBS sans jamais m'y abonner, Perdriel et les transfuges de l'Express m'ayant moins séduit que JJSS, un turlupin qui me plaisait bien sans que je sois dupe de son personnage made in USA. J'abandonnerai le Kennedillon à son oubli pittsburghien après sa prestation télévisée où il s'entêta à démontrer qu'il était une bombe sexuelle et que Mendès était un loser parce qu'il n'avait pas réussi à faire jouir sa première femme d'origine égyptienne possiblement excisée. C'est possible sinon certain, mais il aurait fallu en parler dès 1950. Une fois militaire, je devins un lecteur du CANARD ENCHAÎNÉ et de COMBAT puis du QUOTIDIEN DE PARIS jusqu'à sa disparition qui me conduisit à lire LE MONDE et le QUOTIDIEN DU MÉDECIN . Je ne me pardonne pas de ne pas avoir su garder les numéros de COMBAT parus en mai 68, quand Philippe Tesson accueillit provisoirement dans ses pages le CANARD privé de papier et d'encre d'imprimerie. Ce merveilleux journal, fondé par Camus à la Libération, colligeait toutes les opinions de l'époque, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, sous la protection d'Émile Servan-Schreiber. On dégustait chaque ligne d'un délicieux torchon de papier gris sale constellé de fautes de frappe, quand on y trouvait Chapier, Matzneff, Laurent, Ferniot et bien autres chevrons ou au début de leurs carrières. Le sénateur des Charentes Pierre Marcilhacy y avait une chronique; je voterai pour lui au premier tour de la présidentielle au suffrage universel d'où sortit Charles le Ballotté, difficile vainqueur de François Mitterrand au second. Un autre monde allait naître sous peu.

[← 97]

En Algérie, je lus *Le Monde* que j'allais chercher à Duperré deux fois par semaine. Il arrivait qu'il fut saisi ou caviardé par plaques, mais nul ne m'empêcha ni de l'acheter ni de le lire. Il ne fallait pas prononcer le nom de Mendes-France dans une conversation avec les Pieds-Noirs et/ou les anciens de l'Indo, sous peine d'être « mangé en merguez », comme le relata Jean Cau dans *L'Express*, lorsqu'il se hasarda à voyager à Alger, peu avant la proclamation de l'Indépendance.

[← 98]

Sauf les producteurs de lait, bien entendu.

[← 99]

Communauté Européenne de Défense.

[← 100]

Pourquoi le cacher? Mon père, antimarxiste dans son adolescence, fut un CAMELOT DU ROI jusqu'à ce qu'il rencontre Charles Maurras en chair et en os pour le fuir précipitamment et ne plus jamais tâter de la politique. Fort traumatisé par la déroute de juin 40 qu'il vécut héroïquement et la destruction de la flotte française à Mers-el-Kébir par la RAF, il devint sceptique et s'abstint de tout engagement politique, laissant ma mère le soin de rejoindre le conseil municipal de Martigné-Ferchaud quand de Gaulle donna le droit de vote aux femmes en 1945. Mi anarcho-monarchiste mi républicain-marginal, il n'hésitera pas à voter pour le marxiste progressiste d'Astier de la Vigerie, député d'Ille-&-Vilaine qui évolua vers le gaullisme de gauche. Jamais il ne fit la moindre pression sur ses enfants pour qu'ils adoptent une quelconque ligne politique contraire à leurs aspirations issues d'une éducation libérale à fondement catholique non pratiquant. Le grand-père Moreau, qui avait fait toute la guerre de 14-18 dans les tranchées de l'Est, fut un catholique qu'on dirait aujourd'hui intégriste qui ne renia jamais ses sympathies pour Philippe Pétain sans professer - que je sache - pour autant une collaboration active avec les Allemands, ce qui ne l'empêcha pas d'être un peu chahuté à la Libération. L'un comme l'autre savaient que j'étais de gauche, de la tendance mendésiste et nul dans ma famille des deux bords ne s'émut de me voir lire L'EXPRESS quotidien dès son lancement en 1954, puis hebdomadaire après l'échec du FRONT RÉPUBLICAIN en janvier 1956.

[← 101]

Je me suis longuement promené à pied dans Jérusalem au printemps 1990 alors que la première Intifada commençait à faire fuir les commerçants de la ville arabe qui ne rêvaient que l'Amérique. J'ai photographié en toute quiétude les tags qui constellaient les murs du quartier Est, sans savoir qu'ils étaient le symbole de la subversion, simplement parce que je les trouvais beaux. J'y retournai en 1993 et il n'était plus question de se promener librement et sans risque de se faire canarder par les lance-pierres. La guerre du Koweït était passée par là entre temps.

[← 102]

Néologie de la langue française que je revendique d'avoir créé à la sortie du Viagra à l'intention des chansonniers graveleux.

[← 103]

Sans que je ne me pousse du col plus haut qu'il ne sied, je n'ai pas souvenir d'avoir prodigué une conférence en anglais ou en espagnol sans avoir réussi à placer au moins un trait d'humour faisant rire l'auditoire au moins une fois. Je n'ai aucun mérite à y parvenir en français. Le monde médical découvrit que j'ai le sens de l'humour jusqu'à faire mourir de rire lors de mon passage à l'hôpital Ambroise Paré où je fus interne de 1969 à 1971.

[← 104]

Contrairement à mon maître Tubiana, je rends toujours à César, ce qui lui revient, donc je le cite quand je la raconte comme s'il en était l'auteur.

[← 105]

Maurice Tubiana, radiologue de la branche radiothérapeute et alors Directeur de l'Institut Gustave Roussy à Villejuif, fut le Président d'ICR'89 et, à ce titre, devint Président de droit de l'International Society of Radiology (ISR) pendant sept ans, à la suite, cependant que j'en assurais la Présidence de la section Radiodiagnostic. De 1985 à 1989, nous aurons à gérer, ensemble et longtemps seuls, une très sévère crise internationale induite par le décès prématuré de l'Américain Robert Moseley par cancer du colon et la démission des représentants de l'American College of Radiology. Après un très déplorable échec de leur congrès désastreux tenu à Honolulu, en 1985, ils ne voulurent pas en assumer les conséquences financières dont ils étaient les seuls responsables juridiques et moraux. ICR'89 à Paris fut un succès flamboyant qui draina plus de vingt mille participants et donna à la radiologie française une force nationale et internationale qui n'a fait que s'amplifier depuis. A la suite de ce congrès, Maurice Tubiana présida la Commission Raillard qui fixa la politique de la radiologie française pour la fin du siècle. Je ne fus pas invité par mes « amis » à participer à ses travaux, sans doute trop occupé que j'étais alors à valoriser le service exemplaire d'une certaine forme de modernité que j'avais pu créer à Necker en 1988. Il n'en sortit rien de positif. Quand je fus mis au courant de l'(in)existence de cette conférence dont je ne sache pas qu'il en existe un rapport officiellement publié, je sus immédiatement ce que, moi, j'en aurais tiré, notamment la création d'une Académie de Radiologie.

[← 106]

Barak Obama veut dire Lucky Obama. On peut aussi évoquer « to bless » auquel cas il pourrait se prénommer Benoît. **Barakallahoufik** (écritures diverses et variées) = Dieu/Allah te bénisse ; je l'utilise pour dire merci.

[← 107]

Mon beau-père Louis Guillaume, administrateur civil à la Caisse des Dépôts et Consignation, chevalier de l'Ordre du Mérite, un homme de droite style Antoine Pinay, lecteur de L'AURORE et d'une grande droiture, avait une forte personnalité des plus originales. Il ne me choqua vraiment qu'une fois, quand, après mai 68, il me fit l'apologie des guerres qui auraient la vertu de faire des saignées fructueuses parmi la jeunesse devenue nombreuse et tumultueuse. Il persista et signa ce «*statement*», malgré son statut d'orphelin «Pupille de la Nation» et ma réfutation horrifiée. On mesure aujourd'hui la largeur du fossé qui sépare les générations éduquées pour être soldats de la République et faire la guerre ouverte, et celles d'après 1962 qui n'ont plus connu la guerre en Europe de l'Ouest. Elles peuvent encore douter de la paix purement civile à l'évocation de la pourtant récente explosion sanglante de l'ancienne Yougoslavie. C'est un océan qui les isolent des *teens* d'aujourd'hui, ignorant la conscription depuis l'abolition du service militaire.

[← 108]

La boule à zéro.

[← 109]

Chanson burlesque du feuilleton radiophonique d'Europe n°1 [Signé Furax](#), également publié en bande dessinée par France-Soir dans les années 1950.

[← 110]

Roi ou chef arabe (féminin Malika). « *Yahya el Malik ! La Malika !* », ai-je souvent entendu les Marocains exprimer leur admiration. Mon grand-père ressemblait au Dr Cherif Sid Cara (1902-1999), d'Alger, supporter de l'Algérie française et du putsch des Généraux ; sa sœur Nafissa (1910-2002) fut secrétaire d'État dans les gouvernements de Michel Debré de 1958 à 1962. [Tous deux](#) étaient musulmans, de nationalité française, furent parlementaires et moururent en France.

[← 111]

Ce parfum désuet que nous, enfants, appelions sent-bon, ne semble plus commercialisé par les repreneurs américains de la branche cosmétique d'Unilever devenu Coty Inc., Ca, USA, en 2005.

[← 112]

D'où notre choix pour les deux prénoms qui personnalisent les aînés de notre progéniture mâle, Arthur et Léon. Aujourd'hui, « *Roi ne puis, duc ne daigne, Moreau suis* », telle est notre devise d'aristocrate du peuple selon Zévaco, notre meilleur biographe. p.c.c. les Rohan, bien entendu !

[← 113]

p.c.c. Pierre Ponson du Terrail, Robert Gaillard, H. G. Wells, Cecil St-Laurent et Maurice Dekobra, *Les Maudits Morau-Vachenberg*, Druong International Publisher,, Inc., Republic of Kellys & Fortuna, 1999.

[← 114]

Si vous n'avez pas de formation médicale, si le sujet vous panique et/ou – certainement à tort - n'avez pas de médecin conseil dit « référent », lisez [Doctissimo](#) ou restez ignorant en fuyant le tabac et le soleil direct sur la peau nue, recommandent les hygiénistes devenus médecins de santé publique.

[← 115]

Radiologue, je n'ai jamais pu franchir un larynx avec le bronchoscope rigide de l'époque de mon internat; la bronchographie lipiodolée qui devait s'ensuivre est le seul examen radiologique que je n'ai jamais pu réussir par moi-même. cf. Jacques Arlet. *Jacques Forestier, des Stades aux Thermes - Aix-les-Bains*, National, Publi Publications Privat, 1988.

[← 116]

Une nouvelle fibroscopie bronchique effectuée dans les mêmes conditions pour les mêmes raisons s'avéra normale en 2003. L'opératrice était une excellente élève, aussi experte que son maître maintenant retraité.

[← 117]

Je n'ai jamais commis le péché d'adultère lors de mes nombreux séjours solitaires au Club Med. En la matière, j'ai préféré les regrets aux remords.

[← 118]

L'anachorète autrichien qui s'occupait du tir à l'arc n'était pas débordé de clients. Je pris goût pour ce sport pour lequel j'avais des dispositions. Il se prit au jeu et m'en enseigna les rudiments. Le tir à l'arc est un sport difficile, les débuts sont ingrats. Je fis des progrès si rapides que mon instructeur me conseilla de m'inscrire dans une compagnie d'archers à mon retour. Ma mère avait toujours rêvé d'avoir des enfants sportifs, elle recevait mon hommage alors qu'elle vivait encore lucide. Bien tard, je lui donnais satisfaction en m'inscrivant à l'Avia-Club d'Issy-les-Moulineaux. Cette compagnie possédait des champions prestigieux, tel Yvon Douis qui fut le premier sélectionné français au Jeux Olympiques de Los Angeles. Il y régnait un esprit de compétition qui

ne pouvait être que contagieux. Je mis à me développer musculairement d'une façon tout à fait inattendue. Je devenais le balaise que j'aurais voulu être à seize ans. Je pesais alors 80 kilogrammes de muscles et j'étonnai mes amis californiens par ma force musculaire. Point faible : ma ceinture abdominale, trop courte, trop mince.

[← 119]

Sachant qu'on ne manquerait pas de gloser sur ma «fuite», au sein de l'hôpital Necker même, je résolus de contrer les commères des deux sexes bien intentionnées en informant mon patron Jean-René Michel de ma démarche. «*Je le sais, il m'en a parlé avant son départ*», ne manqua-t-il pas de répondre à ces bonnes âmes. Il m'avait compris et n'avait nullement cherché à me dissuader.

[← 120]

Cette précaution fut prise par Baudot et Séguéla avant leur tour du monde en 2CV Citroën. Jean-Claude Baudot, Jacques Seguela. *La Terre en rond*. Flammarion, Paris, 1960.

[← 121]

Antoinette Béclère. *L'Œuvre et la Vie du Docteur Antoine Béclère* -
Paris, JB Baillière, 1973.

[← 122]

Le Professeur Georges Boog avait été le mentor et le Président de thèse de doctorat en médecine d'Hélène le Guern qui la lança dans l'échographie fœtale en 1969. Hélène, secrétaire générale de la SFAUMB, grâce lui soit rendue, prit en charge tout le programme de SFAUMB'97 durant la période où je fus terrassé par une longue psychasthénie post-opératoire, décrite plus loin.

[← 123]

Ah! Le paprika et le goulasch des restaurants du quartier tzigane de Budapest avec les violons qui pleurent... le Tokay...

[← 124]

... Et cette langue finno-ougrienne incompréhensible et
imprononçable ! *Au revoir, Hongrie !*

[← 125]

Nouveau congrès européen de radiologie alors biennal, fixé à Vienne, Autriche, à la fin de l'hiver depuis 1991 pour contrebalancer l'impérialisme du congrès annuel de Chicago organisé par la redoutable Radiological Society of North America au moment de l'été indien, juste avant le Thanksgiving Day.

[← 126]

Le professeur Rolland Parc est un compagnon d'études à la Faculté de Médecine de Rennes d'une fidélité à toute épreuve mais, incorruptible, il est insensible à toute compromission médiocratique. Nous fûmes surtout collègues nommés au même concours de l'Internat de Paris et nous nous retrouvâmes ensemble durant quatre semestres à Cochin et à Beaujon. Travailleur infatigable aux multiples talents, sobre et solide comme un roc, il fit une brillante carrière à l'hôpital Saint-Antoine après avoir été médaille d'or chez le professeur Denys Pellerin. En 1996, il était alors (ou s'apprêtait à être) Président du Conseil Médical Consultatif (CCM) de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris, à l'instar de notre maître commun, Denys Pellerin.

[← 127]

Parc dit à ma femme : « *Ne vous inquiétez pas, il y viendra !* ».

Bingo !

[← 128]

Ouverture à la peau du cæcum par une boutonnière dans la fosse iliaque droite sur laquelle on fixe une poche recueillant les matières fécales qui ne traversent plus l'ensemble du colon transverse et du colon gauche, mis au repos bactériologique, pour sortir par le rectum. Inesthétique et inconfortable, certes, cette dérivation a l'inconvénient d'expédier hors du corps humain les produits alimentaires ingérés par la bouche incomplètement digérés, d'où des risques de dénutrition sélective, les graisses ayant été préalablement sauvées dans l'intestin grêle par les chylifères lymphatiques.

[← 129]

« *Et maintenant je ferai semblant de vivre...* », écrivit-il. Orphée, Blas et la Bête se reconvertirent en Monte-Cristo, Bossu et autres Fandor pour des films impérissables rediffusés *ad libitum* sur les chaînes télévisées. NB : mon exemplaire des Mémoires ayant disparu de ma bibliothèque, je trouve l'anecdote suivante reprise sur [l'Internet](#) :
« [Jean Marais] trouve Cocteau assis, fumant de l'opium, qui lui lance : «*Il y a une catastrophe, je vous aime !*». Jean Marais répondit : «*Et moi, qui n'étais qu'un jeune arriviste, et alors que cela n'était pas vrai, j'ai répondu "moi aussi !"*». ». Gainsbourg et Bardot-Birkin n'ont rien inventé.

[← 130]

Film d'Henri Decoin (1955) d'après une Série Noire
d'Auguste Le Breton

[← 131]

Thérèse Planiol. *Herbes folles hier Femmes Médecins aujourd'hui* -
Coudray-Macouart, Chemiments, 2000.

[← 132]

Naîtront également plus tard un Diplôme Inter-Universitaire
d'Ultrasonographie Médicale

pluridisciplinaire et l'absorption du journal d'ultrasons JEMU par le
Journal de Radiologie.

[← 133]

Les dîners de patrons font partie du folklore de l'Internat des Hôpitaux de Paris «de l'ancienne époque» révolue depuis les réformes de l'époque mitterrandienne et plus encore les chocs pétroliers qui tarirent la manne publicitaire en provenance de l'industrie pharmaceutique. Dans la tradition la plus puriste, l'économe de la salle de garde strictement réduite aux seuls internes invitait dans la plus stricte intimité leurs patrons à dîner le dernier soir du semestre passé dans leurs services. Ils faisaient alors, avec plus ou moins de talents mais en principe avec férocité, des numéros de chansonnier humoristiques destinés à éclairer les «mandarins» sur l'état-de-l'art de leurs vices plutôt que de leurs vertus. Les patrons leur rendaient la monnaie de la pièce lors d'un «rendu» non moins carnassier. Des grands dîners de patrons s'organisèrent encore au début des années 70 et je participai activement à ceux d'Ambroise Paré et de Beaujon. En tant que patron, je regrette la disparition de cette très hygiénique forme d'évaluation des compétences comme des personnalités.

[← 134]

Illustre chirurgien et politicien de droite, à l'instar de Claude Cabrol.
Rolland Parc en fut son adjoint et successeur.

[← 135]

Ce service avait été créé par Antoine Béclère. Lui succédèrent à sa tête des radiologues fameux pour leur compétence en radiologie digestive: René Ledoux-Lebard, Pierre Porcher, Edouard Chérigé, Jacques Chalut, Jean-Pierre Monnier et Jean-Michel Tubiana, l'actuel chef de service dont j'avais dirigé la thèse de doctorat en médecine en 1974.

[← 136]

Parmi les errements qui émaillèrent la politique neckerienne des années 90, il fut question d'accueillir le neurologue Olivier Lyon-Caen. Il m'avait demandé de recruter son angiologue spécialiste réputé du doppler transcrânien, l'attaché-consultant Olivier Bøespflug. L'affaire ne se fit malheureusement pas. La Salpêtrière ne laissa pas échapper le neurologue mais celui-ci me fit cadeau de son collaborateur, un honneur sans prix pour moi, un *must* pour le service.

[← 137]

L'un des plus fameux fut René Moreau qui exerça au tiers moyen du XXe siècle. Dans son autobiographie, Thérèse Planiol, qui en fut l'externe, en fait un portrait peu encourageant au prime abord, mais révélateur de la psychologie des «mandarins», pas si négative qu'il y parait, si l'on se souvient de la faiblesse des moyens thérapeutiques dont la médecine disposait alors. Le diagnostic était l'objectif majeur, la thérapeutique son complément aléatoire, comme l'a (trop et injustement) souvent répété Jean Bernard. Je la cite in extenso : « *Un jour, au cours de sa visite, il [René Moreau] avait été faiblement hélé par un malheureux qui n'était plus qu'un squelette recouvert de chair jaune et prurigineuse que donnent certaines maladies du pancréas. D'un ton poignant, il murmura au patron qui se penchait vers lui : «- Docteur, vous comprenez ce que je souffre?*

«- Bien sûr, mon bon, je comprends. Allez, ça s'arrangera.»

«- Merci! Vous êtes si bon, Docteur. Je vous admire.»

Je l'entendis, le «bon» docteur, chuchoter à l'assistant - «- S'il savait comme je m'en f...»

Au lieu de comprendre qu'il se fichait de l'admiration, je crus voir dans ce sourire désabusé un manque de compassion qui me sidéra. Après la visite, je répétai ces mots avec indignation à Anne [une assistante]. Elle me répondit froidement: «- Je crois que vous faites erreur. Notre métier ne consiste pas à partager la souffrance des malades, mais à la soulager et la guérir. Il faut savoir rester à distance pour garder toute sa lucidité. Si vous ne pouvez pas faire ça, il ne faut pas continuer vos études de médecine.»

Leçon retenue, encore que j'aie toujours essayé de partager la douleur pour la comprendre. Les grands maîtres sont aussi des hommes avec leurs faiblesses. J'en rencontrerai d'autres.»

(THÉRÈSE PLANIOL. *Une femme, un destin* - Paris, Éditions Rive Droite, 1995).

[← 138]

Mon père avait un véritable culte pour son maître Charles Gandy, un interniste de Lariboisière dont il avait été l'externe. Il avait entre autre admiré son attitude générale de très grand respect des malades qu'il refusait de tutoyer.

[← 139]

[Philippe Douste-Blazy](#), PU-PH du CHU de Toulouse, politicien de droite plusieurs fois ministre exerça cette fonction sous le gouvernement de Dominique de Villepin (2004-2006).

[← 140]

Déception, ce n'était pas des séquoias.

[← 141]

Steven C Quay, PhD, Dr Sc, surdoué de Stanford University imprégné de l'esprit de la Silicon Valley, est un pharmacien chimiste génial qui, pendant une vingtaine d'années, axa ses recherches en direction des produits de contraste en imagerie médicale de pointe. Je l'avais invité à participer à un symposium international resté mythique dans les mémoires concernées, Contrast Media'87, au Château d'Artigny de Montbazou. Il y avait présenté un dimère non ionique paramagnétique à base de manganèse pour l'Imagerie Résonance Magnétique qu'il vendit fort cher à une société norvégienne. Au début de l'année 1992, je reçus une lettre circulaire de Quay m'annonçant la création d'une nouvelle start-up, Sonus Pharmaceuticals, destinée à exploiter sa nouvelle molécule de produit de contraste ultrasonore, une préparation de microbulles gazeuses injectable

par voie intraveineuse, brevetée sous le nom d'EchoGen. Il avait besoin d'un chercheur pour coordonner les protocoles indispensables à l'obtention de la reconnaissance (approval) de la terrifiante FOOD AND DRUGS ADMINISTRATION. La commercialisation en dépendait. Mon sang ne fit qu'un tour et je proposai le poste à mon interne Jean-Michel Correas, qui avait accepté que je le conduise jusqu'à la titularisation hospitalo-universitaire. Il lui fallait un projet scientifique de plomb que je ne pouvais lui assurer en France. Il y avait là une opportunité qui ne se représenterait jamais plus et il le comprit non moins vite. J'envoyai ma proposition par courrier express à Quay qui le recruta sur le champ. Il partit pour une période de plus de deux ans en Californie d'abord puis à Bothell. Il soutint sa thèse de sciences mémorable à Tours chez Léandre Pourcelot. Actuellement MCU-PH à Necker, il finira un jour ou l'autre à être consacré PU-PH, après plus de quinze ans de «galère» où nul ne lui fit de cadeau, mais nanti de credentials quasiment uniques en France sinon dans le Monde.

[← 142]

ATL appartient depuis peu à GEMS. Les innombrables compagnies indépendantes spécialisées du début de l'échographie ont presque toutes été rachetées par les majors de l'industrie de l'imagerie mondiale (principalement GEMS, Philips, Siemens et Toshiba).

[← 143]

Le pied du diabétique est le sujet de l'année de l'Association Française des Diabétiques (2005)

[← 144]

S'il put exprimer quelques remords, il n'en eut aucun regret. Pourquoi sombrerait-on dans le cynisme ? Sauf exception, la femme légitime n'apprécie pas d'être trompée.

[← 145]

Comme le regretté Christopher Reeves qui incarna SUPERMAN au cinéma et devint quadriplégique à la suite d'une chute de cheval qui mit fin prématurément à une carrière prometteuse.

[← 146]

Progrès scientifiques et techniques obligent qui ne relèvent pas que de la seule pharmaceutique.

[← 147]

Ma mère racontait, qu'encore officiellement nourrisson Blédine Second Âge précoce, je me promenais dans le salon en répétant à l'encan «Pauvre Pologne!» . L'affaire du Couloir de Dantzig suivie de la charge à l'épée des cavaliers polonais contre les panzers d'un Hitler réalisant, lui, le rêve des chevaliers teutoniques l'explique sans doute. Je suis né avec l'Anschluss et la Conférence de Munich donc l'inclusion de la Tchécoslovaquie dans le IIIe Reich en 1938. Jamais je n'ai interrogé mes parents sur le choc que me fit le départ à la guerre de mon père en septembre 1939, trois semaines après la naissance de mon frère Thierry. Comment un enfant de l'immédiat avant-guerre pourrait-il être autre chose qu'un anxieux constitutionnalisé puis consolidé dans la mélancolie par la raclée et l'exode de 1940?

[← 148]

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait une sage-femme dans mon bourg natal, à l'époque de l'avant-guerre, mais ma mémoire n'est pas crédible au cas où je l'eus su, ce qui est aussi improbable. Mon père n'aimait pas l'obstétrique mais il la pratiquait avec talent et grand respect pour le périnée de ses parturiantes. Féministe avant l'heure, il voulait que ses clientes conservent une activité sexuelle « jouissive » *post-partum*, à une époque où il y avait encore nombre de périnées défoncés et déchirés, notamment par un usage forcené et maladroit du forceps sans épisiotomie préalable. Il arrivait que l'on fit appel d'abord au rouboutoux voire au vétérinaire avant le médecin à cette époque où il n'était pas question, sauf déchoir, d'accoucher hors du lit conjugal. Les bassins dystociques congénitaux (luxation congénitale de hanche uni ou bilatérale) ou acquis (tuberculose, rachitisme) étaient légions chez ces femmes bretonnes « dures au mal ». Mon père n'avait pas de réticence à faire accoucher ses patientes « à risques » par césarienne, mais il fallait la prévoir en fonction de l'éloignement des hôpitaux et la difficulté des déplacements quand il n'y avait que la voiture à cheval – faute d'automobile et/ou d'essence - pour véhiculer la femme et une accompagnatrice.

[← 149]

Mon père comme mon grand-père furent des buveurs d'eau exclusifs mais aussi des fumeurs forcenés. Tous deux savaient que le tabac était une drogue dangereuse mais ils croyaient aux vertus du dégoût définitif qui n'aurait su manquer de survenir si on laissait fumer l'enfant le plus tôt possible, c'est-à-dire dès qu'il voulait copier son père. Je crois me souvenir que j'ai fumé ma première bouffée de Gauloise Bleue à l'âge de dix ans, soit bien plus tard que ma première gorgée de «Mouton Cadet Rosé» qui me valut une mémorable fessée maternelle. Ni mon frère ni moi ne serons malades et nous deviendrons des fumeurs occasionnels durant nos études secondaires, définitifs au stade d'étudiant à la Fac'.

[← 150]

Je suis membre fondateur du Conseil de Quartier Montparnasse-Raspail du XVI^e arrondissement de Paris et été élu à égalité de voix avec un concurrent auquel j'ai laissé la présidence pour créer la fonction (non statutaire, mais essentielle) de Secrétaire Général.

[← 151]

La silicose des mineurs de charbon est un fléau national en RP de Chine, comme elle l'était en France à l'époque de GERMINAL.

[← 152]

À lire et relire le merveilleux livre de Claude Blanguernon. *Le Hoggar*
- Paris, Arthaud, 1955.

[← 153]

A ma dernière visite en Californie du Sud au début de septembre 2005, j'ai eu la surprise de trouver l'air moins artificiellement coloré. Est-ce l'effet d'une conversion quasi totale des Américains à des automobiles *fuel-efficient* de type européen ou japonais? Pourtant les SUV 4x4 sont nombreux et la vitesse sur le Freeway #5 est passée de 90 (=55 miles per hour) à 130kmh en moins de trente ans.

[← 154]

La rénovation de ce studio en rez de jardin est axée sur la promotion d'un concept évolutif destiné à montrer comment rendre libres et autonomes les personnes du troisième âge, tout en les laissant vivre dans leur propre environnement mobilier et immobilier. Il a pour but de retarder le plus tard possible l'heure de la maison de retraite ou pire, de l'hôpital. Je m'efforce de l'installer de telle façon que le risque de chute traumatisante soit neutralisé: c'est la cause principale d'invalidité des vieux. A quatre reprises l'été dernier, j'ai été amené à participer au sauvetage funambulesque de femmes seules bloquées dans leurs appartements par des fractures de jambe les empêchant de téléphoner à police-secours ou aux pompiers. Je travaille donc avec

des sociétés de matériels d'équipements mobiliers pour que l'on puisse rendre évolutives toutes les installations du salon à la salle de bain en passant par la cuisine et le jardin. Les progrès techniques sont tels que des installations initialement dénuées de souplesse vont pouvoir incorporer des perfectionnements ergonomiques par simples changements de modules. Le Relais Émeraude du XIV^e arrondissement auquel je représente le Conseil de Quartier Montparnasse-Raspail prête une attention soutenue à mon projet. Il faut sortir l'appartement des gens âgés de la vision hospitalière de l'habitat, confortable mais sans grâce. Je m'y attelle d'autant plus que je n'exclue pas d'être le premier bénéficiaire de ce que je conçois avec des spécialistes du meuble. J'ai davantage de mal à faire comprendre que tout est mûr pour que l'on puisse installer des surveillances électroniques qui ne doivent rien à l'esprit de l'œil de Moscou. Tout ce qui peut toucher de près ou de loin à l'intimité de la vie dans la maison éveille sur le champ la méfiance. L'électronique peut apporter la libération de l'esprit et du corps des individus vivant solitaires dans le désert parisien du week-end et des vacances. Les sauvetages aléatoires ci-dessus mentionnés ont eu entre autres conséquences une mobilisation longue et coûteuse des policiers et des pompiers venus en grand nombre pour faire face à des situations qui

auraient dû être prévenues dès l'entrée des personnes dans le troisième âge. La raréfaction rapide des relations sociales de proximité commence à l'âge de la retraite alors que la survie dépend en grande partie de la solidarité d'immeuble ou de bloc de quartier.

[← 155]

Il y a quelques semaines, à la fin du mois d'août 2005, alors que j'allais m'asseoir à la terrasse du Café de Flore, je fus abordé par une femme brune d'une cinquantaine d'années élégamment vêtue d'un tailleur de ville, qui se présenta comme une Gitane disposée à me prédire l'avenir contre quelques billets de banque.

J'avais pour toute fortune cinquante euros dans la poche gauche de mon blouson. Je lui en donnai dix pour elle. Elle en demanda plus pour la Vierge Noire et je lui en donnai vingt autres, ce qui lui parût très insuffisant - on lui donnait deux à trois cents euros pour une telle prédiction! Soupçonneuse, elle ne me crût pas quand je lui eus dit que je n'avais jamais de telles sommes sur moi. Elle savait - je ne sais pas par quel moyen, j'avais sorti les billets un par un - qu'il me restait un billet dans ma poche! Soit! J'en sortis le dernier billet de vingt euros mais elle accepta l'idée qu'il n'était pas question que je le dépense de cette façon. Malgré son désappointement, j'eus droit à la prestation libérale qu'elle avait su m'extorquer alors que je ne défère jamais à ce genre de voyance. J'appris ainsi que j'avais traversé une crise grave de 1997 à 2000 — ce qui était on ne peut plus vrai—, que j'avais beaucoup donné avec générosité et peu reçu en retour dans ma vie— ce que je ne pouvais contredire—, que les choses allaient changer car un avenir glorieux et prospère se préparait pour moi qui vivrai jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans — ce dont je doutai à tort à son sens, ma ligne de vie étant interminable. J'ai appris les bases de la chiromancie dans un livre «sérieux» (Raymond Weissbrodt. *Les lignes de la main parlent*. Tchou, 1992) que ma femme étudia il y a une dizaine d'années. La Gitane avait bien lu dans ma paume ce que Françoise Hardy aurait pu en déduire. Ma main est moins compliquée que celle de François Mitterrand! J'ai la chance d'avoir le «trépied de la sagesse et du savoir» des deux côtés. J'eus droit à l'exaucement d'un vœu silencieux quand elle m'eut pris l'index de ma main gauche encapsulé dans un objet virginal rituel sur sa poitrine qui avait dû être très belle il y avait encore peu de temps. L'idée de faire une fille - la seule chose qui me manque vraiment dans ma vie - avec une jeune et

belle Coréenne de ma connaissance m'a alors effleuré. Lut-elle dans mes pensées quand elle me porta un regard scrutateur? Elle me parut étonnée puis dubitative sinon incrédule; elle n'avait pas entièrement tort. Elle me mit en garde contre les gens dont le nom commencerait par M - donc contre moi-même ou ma femme Michèle! - R et une autre initiale que j'ai oubliée de mémoriser - peut être un D, ce que ferait «**merde**», avant de m'abandonner pour draguer un autre client potentiellement plus opulent.

[← 156]

Génissiat, Tignes et la vallée de l'Isère inondée, Donzère-Mondragon,
Serre-Ponson

[← 157]

Il est bien difficile de s'y retrouver dans les rapports épidémiologiques publiés à l'occasion du vingtième anniversaire de l'explosion de Tchernobyl. L'impact politique est encore trop menaçant moins pour définir exactement le périmètre de dissémination du nuage radioactif que pour assumer les dégâts biologiques, notamment en France qui n'échappa pas aux conséquences de l'artificialité des frontières diplomatiques.

[← 158]

Jean Hamburger, président-fondateur de la société internationale de néphrologie (1950), osa faire faire la première greffe rénale sur le petit Marius Renard en 1952. Roger Couvelaire, héritier de la première chaire mondiale d'urologie de Félix Guyon, et lui s'associèrent pour bâtir le gigantesque Palais du Rein de l'hôpital Necker aujourd'hui appelé «Bâtiment de Sèvres» situé dans le «secteur violet». L'amphithéâtre Hamburger, créé aux dépens de la radiologie, a été détruit pour faire place à la bibliothèque Hamburger-Royer. Comme fut détruit la petite salle contiguë JP Merrill, du nom du premier transplanteur américain de Harvard, considéré abusivement comme le père de la greffe rénale.

[← 159]

Les Verts me donnent l'impression de toujours jouer aux billes dans la cours des moyens de mon lycée David d'Angers quand, sous les tilleuls feuillus à la rentrée de Pâques, nous tracions des circuits aux virages relevés dans la poussière, et faisons faire des courses à étapes à nos cannettes en verre irisé lancées par des pichenettes, un sport plus proche des sprints des Six-Jours du Vel'd'Hiv' et de ROLLERBALL que du Tour de France, comme nous avons baptisé ce jeu passionnant. Je suis retourné à Angers en mai: le vieux tilleul y trône toujours.

[← 160]

Je possède deux versions de la biographie écrite par sa fille Ève Curie, *Madame Curie* - parues en américain chez Doubleday, Doran & Co, Garden City-New York, 1937, en français chez Gallimard, Paris, 1938.

[← 161]

James Trefil. *La science en 1001 leçons* - Paris, InterEditions, 1993.

[← 162]

Françoise Giroud s'est intéressée aux avatars de la vie sentimentale de Marie Curie survenus après le décès de son mari. (Françoise Giroud, *Une femme honorable* - Paris, Fayard, 1981.)

[← 163]

Le seul et unique cas de fièvre typhoïde que j'ai vu dans ma vie médicale date de 1971, à l'hôpital Beaujon, chez un malade vivant en bidonville au nord-ouest du 92. J'étais de garde et c'était une forme typique comme on l'apprenait en potassant nos questions d'externat.

[← 164]

J'ai connu l'excellent et maintenant célèbre psychiatre de l'Université de Caen, Edouard Zarifian, lorsque nous étions externes dans le service de pédiatrie du Dr. Aussanaire, à l'hôpital Saint-Vincent de Paul en 1964. Il nous stupéfia le jour où il nous exposa l'enquête épidémiologique exemplaire qu'il avait menée de son propre chef, en deux temps trois mouvements, pour faire le diagnostic exact d'une impressionnante intoxication aiguë par les nitrites d'un nourrisson abreuvé par l'eau d'une «source» inconnue embouteillée sans contrôle.

[← 165]

Référence à François Rabelais et à l'éducation de Pantagruel. Je sais manger plus habilement avec les trois premiers doigts de la main droite qu'avec une fourchette et une cuillère.

[← 166]

J'apprends qu'il va être anobli par le roi de Norvège Harald V, pour
insignes services rendus au pays.

[← 167]

Curieusement, Marguerite Duras est l'exception qui confirme la règle.

[← 168]

Western mythique de Howard Hawks (1959) avec John Wayne et Angie Dickinson, tourné à l'Old Tucson Studios que j'eus le plaisir de visiter en décembre 1980. Claude Lelouch y tourna une séquence de son film « *Un homme qui me plait* » (1969), avec Annie Girardot et Jean-Paul Belmondo.

[← 169]

Film de Mike Figgis (1995) tiré du livre éponyme de John O'Brien (1990).

[← 170]

Allusion au magnifique roman de Maurice Dekobra « *La madone des sleepings* » (1925), filmé par Henri Diamant-Berger (1955), avec Giselle Pascal.

[← 171]

Revoir l'excellent film de Jan Troll THE EMIGRANTS qui raconte l'émigration des paysans suédois au Minnesota. La terre y est fertile et trouée de 40 000 lacs, l'hiver glacial avec d'adorables écureuils gris, l'été torride avec d'horribles moustiques.

[← 172]

Revenaient périodiquement mensuellement les tripes à la mode de Caen à l'odeur fétide, saisonnièrement choux-fleurs et artichauts de Paimpol dont on connaît la valeur calorique peu active sur la croissance des jeunes étudiants bretons.

[← 173]

On travaillait toujours le samedi, au lycée comme à la Fac de Rennes.

[← 174]

La jeunesse de l'après-guerre était classée en trois groupes: J1, J2, J3, ce qui avait son importance à l'époque des restrictions et des tickets d'alimentation. Au début des années 50, on parlait encore des démêlés du Gang des J3 avec la police et la justice. La fin de cette époque se situe vers 1952, au moment où le film AVANT LE DÉLUGE décrivant le nouveau mal du XXe siècle arriva en salle, à l'origine de la carrière de Marina Vlady et de Roger Coggio. Il y avait alors 40 000 000 de Français, selon Jean Nohain.

[← 175]

Le noyau initial de Bridel se situait à la Fromagerie de Retiers. A Martigné-Ferchaud, on fabriquait le beurre et le lait Bridel, dans l'usine créée par Émile Bridel vers 1953, à peu près en même temps que mes parents faisaient bâtir le Petit Pré. La chambre des garçons donnait directement sur les horribles constructions qui dénaturèrent la vue que nous avions sur la vallée et l'étang du Semnon. Nous étions très amis avec la famille Bridel et mes parents n'étaient pas désireux d'engager une guerre cordiale avec elle. Ils auraient pu, à cette époque où il n'y avait pas encore le service d'eau municipal. On aimait les guerres à prolongements ataviques dans les campagnes, insensibles aux monarchies comme aux républiques. Il y avait en effet plus grave, l'usine Bridel et Le Petit Pré pompaient dans la même source phréatique avec des débits évidemment très disproportionnés. Nous étions donc fréquemment en «coupure d'eau», notamment en saison sèche! L'adduction d'eau nous sauva d'une guerre picrocholine au début des années 60. Je pardonne plus difficilement à Micheline Bridel de ne pas avoir appliqué le projet de décoration de murs de l'usine que je lui proposais de lancer dans la foulée de mai 68. Elle en avait largement les moyens financiers et il y aurait aujourd'hui un chef-d'œuvre d'art contemporain à contempler dans mon pays natal. A moins qu'elle ne nous ait épargné une hideuse iconographie sulpicienne!

[← 176]

Lire mon livre numérique « [Ravensbrück'2015](#) » chez Librinova.com

[← 177]

Jean-Marie Huguenin fut un très grand ami, plus un mentor, quand pharmacien diplômé de la Faculté de pharmacie de Paris, il s'établit à Martigné-Ferchaud vers 1954. Je devins son « jeune frère ». Il quitta ce bourg au début des années 60 pour s'installer rue Mathurin-Moreau, dans le XIXe arrondissement et continua à me manifester son affection en acceptant d'être mon témoin de mariage (cf. Mémoire linéaire).

[← 178]

Peu de temps avant sa mort dont j'ignore la date précise.

[← 179]

Au CEA en 1966, j'entendis dire beaucoup de bien des ouvriers portugais dans la bouche d'un directeur de travaux publics travaillant dans le béton, opinion favorable que je partage entièrement. J'appris aussi incidemment l'existence de mystérieux méchouis clandestins, certains soirs quand la nuit règne sur les campements autour des chantiers et qu'on a la chance d'y pouvoir accommoder le coucou à la viande fraîche lusitanienne capturée lors de rodéos à mobylette, embrochée comme les sangliers d'Obélix.

[← 180]

Je pense toujours à cette comparaison quand je revois les films de « Drôle de drame » dans un rôle où, nu comme un vers, il plonge dans un bassin, où « Les Enfants du Paradis » où je me demandais quand je le vis, enfant, comment Arletty pouvait tomber amoureux d'un tel freluquet.

[← 181]

Corps et Âmes, roman sur le monde de la médecine, grand prix de l'Académie française en 1943. 1951 : *Corps et Âmes*, pièce de théâtre. Moins connu est son avant-dernier livre : *Pourquoi j'ai écrit Corps et âmes*, étude parue en 1956 chez Albin Michel.

[← 182]

Cinéaste italien auteur de *La Grande Bouffe*, où s'illustrent Philippe Noiret, Marcello Mastroianni, Michel Piccoli, Ugo Tognazzi et Andréa Ferréol, dont je ne comprendrai les subtilités que lorsque j'aurai moi-même atteint les quatre-vingt-dix-neuf kilogrammes. Comme Fontenelle l'âge en années, je ne parviendrai pas à atteindre la centaine en poids corporel.

[← 183]

Ses études avaient été longtemps interrompues par une tuberculose pleuro-pulmonaire traitée par une cure en sanatorium au Plateau d'Assy, en Haute-Savoie. C'était avant l'ère des antibiotiques, notamment la streptomycine et surtout le rimifon. Elle s'était compliquée d'un mal de Pott traité par une greffe osseuse extraite d'un de ses tibias par un chirurgien célèbre de l'époque, Boppe, qu'il haïssait pour son inhumanité brutale. A Martigné-Ferchaud, il se fit soigner par mon père pour un abcès froid tuberculeux qu'il ponctionnait régulièrement (à l'opposé du point déclive, apprenait-on, pour éviter les fistules) jusqu'à ce que le rimifon en vint à bout.

[← 184]

Elève de l'Ecole des Arts et Métiers.

[← 185]

Décalages horaires, toujours plus insensiblement vulnérants selon que l'on va d'Est en Ouest que l'inverse, à condition d'intégrer la ligne de changement de date au milieu du Pacifique, et le nombre de jours de séjour dans un lieu à GMT±xHeures. Relire *Le Tour du Monde en 80 jours*, de Jules Verne.

[← 186]

Soyons honnêtes. Il y a eu des progrès considérables dans la recherche pharmaceutique consacrée au diabète, notamment en matière d'insuline rapide et retard.

[← 187]

Cet interniste hors du commun refusa que l'on traitât son diabète insulino-dépendant jusqu'à ce qu'il en mourut. Il termina l'exercice de son métier des hôpitaux à Cochin totalement aveugle. Je me souviens de l'avoir accompagné en 1969 dans une visite à un malade dont j'avais assuré l'examen radiologique, lui fermement appuyé sur mon bras droit et sur le bras gauche de sa surveillante générale. Son intelligence et ses facultés de raisonnement étaient restées au pinacle jusqu'à la fin de sa vie qui coïncida avec celle de ses fonctions hospitalières.

[← 188]

A ne pas confondre avec le *wild-side*, rétro qui n'est ni fécondant ni alimentaire. la méthode Gustave Courbet, depuis longtemps sortie du monde des morts-vivants, à découvrir au Musée des Arts Sidérants de Paris-Plage-sur-Volga, à partir de 1er décembre 2030 !

[← 189]

Je n'ai jamais cherché à approfondir cette version officielle de ma circoncision thérapeutique car je n'ai aucune raison de la remettre en cause, notamment par une agression sexuelle. Je me souviens très bien de la seule et unique tentative d'agression sexuelle sur ma personne, de la part d'un homme que je ne verrai jamais de face. C'était un matin d'été 1946 alors que mon frère et moi accompagnions notre « bonne Yvonne » faire ses courses au marché de Challans. Je fus, fermement mais sans brutalité plaqué par un homme coinçant mon torse sur l'étal d'un marchand de fruits et légumes par un effet « ventouse » sur toute la face postérieure de mon corps légèrement vêtu ; l'homme, tout en susurrant des mots que ma mémoire n'a pas imprimés, déboutonna la braguette de mon short et se mit à me caresser mes parties génitales sans les brutaliser. Je ne ressentis ni douleur, ni plaisir, mais, de nature chatouilleuse, je me mis à éclater de rire incoerciblement, ce qui finit par alerter Yvonne qui piqua une colère noire et l'homme déguerpit sans demander son reste.

[← 190]

Ferré, faut-il le préciser ?

[← 191]

Robert Sermaise. *Prélude Charnel* - Paris, Denoël, 1934. Réédité par Régine Deforges.

[← 192]

Au lycée, nous ne pouvions lorgner que V et SENSATIONS, minces torchons format de poche refileés sous le manteau, pour voir des femmes nues et lire des nouvelles lestes. Les plus courageux d'entre nous les achetaient occasionnellement dans un kiosque de presse, Place du Ralliement, où se trouvaient la Gare Routière d'Angers et la clientèle du 5e Génie. J'ignore pourquoi la lecture d'une d'entre elles, ni la plus torride et ni la plus obscène, me fit un effet émotionnel brutal, alors que j'avais lu depuis longtemps toute la littérature érotique illustrée disponible chez mes parents sans qu'elle m'émeuve à ce point. Je ne parviens pas à imaginer ce que j'aurais ressenti au même âge si j'avais eu à ma disposition tous les instruments de la sexualité débridée que l'on trouve aujourd'hui quotidiennement exhibée partout. J'y vois le signe d'une nécessaire occasion biologique trouvant sa clé génétique pour que ce type de réaction se bloque en position de la rendre compulsive. Ce que l'on appelait pornographie en 1955 est, cinquante ans plus tard, de l'eau de rose à peine érotique et très diluée ; tout enfant ayant atteint l'âge de raison, sinon avant, les trouve dans la corbeille à journaux de leurs parents ou sur les chaînes généralistes non câblées.

[← 193]

Film de Jean Loubignac (1954) avec Robert Dhéry et la troupe des Branquignols dont je me remémore les scènes quasiment en totalité. Il révéla Louis de Funès dans un rôle de « flic en bourgeois ».

[← 194]

Film franco-yougoslave d'Alksander Petrovic sorti en 1967 sous le titre de SKUPLJACI PERJA. Grand Prix du Festival de Cannes 1967.

[← 195]

Film de Nelly Kaplan (1969).

[← 196]

J'en garantis l'authenticité mais ne peux lever l'anonymat.

[← 197]

Visiter Le Musée des Cires de l'hôpital Saint-Louis.

[← 198]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32805103j/date>.

[← 199]

JJSS, lieutenant rappelé en Algérie, se vanta d'avoir offert un BMC (bordel militaire de campagne) à sa troupe, comme son plus grand titre de gloire (Jean-Jacques Servan-Schreiber. *Lieutenant en Algérie*. Julliard, Paris, 1957. J'ai eu l'occasion de jeter un œil sur une chambre du bordel de Duperré. J'ai reculé d'horreur devant une pareille déchéance. Une cage à fauve dans une ménagerie ambulante du temps du capitaine Fracasse aurait fait figure de One-Two-Two. Au fond d'un trou noir, gisait une femme sans âge, maigre, dépenaillée, sans lueur de vie dans le regard. Calomnie de chansonnier ou vérité documentaire à l'époque du siècle dernier où l'on pouvait tout dire, ai-je rêvé d'avoir entendu sur les médias que Chi... et Jox... se partageaient les faveurs de la même chèvre dans le djebel ? La bête humaine n'est pas là où on croit.

[← 200]

Je suis Max von Sydow dans *La source*, film d'Ingmar Bergman, 1960.

[← 201]

Rappelons le courage de la Danoise Karen Blixen, contaminée par son mari, auteure de *Out of Africa*, dont Sydney Pollack tira un film éponyme éblouissant par la performance de Meryl Streep et de Robert Redford (... qui n'attrape jamais rien, dixit le héros volant après l'aveu-*warning* pathétique de l'héroïne).

[← 202]

Toutes les citations se réclamant de Montaigne dans cet essai sont extraites de mon livre de chevet: Montaigne, *Œuvres complètes - l'Intégrale*, Paris, Aux Éditions du Seuil, 1967. Je les ai découvert très jeune, en les lisant à la Bibliothèque Municipale d'Angers, au titre de la rédaction d'une dissertation libre dans le programme de la classe de 3^e N2 du Lycée David d'Angers. J'aimais déjà les biographies et fis le même travail sur Joachim du Bellay et Rabelais, héros du Val de Loire. Si je ne m'abuse ce fut l'année de mes quinze ans non révolus.

[← 203]

Raymond Queneau. *Zazie dans le métro*. Gallimard, Paris, 1959.

[← 204]

« Avec quel courage le nez du grand Condé, – qui n'a jamais été nommé grand qu'à cause de son nez, – avec quel courage le nez du grand Condé entrait-il avant tout le monde, et avant le grand Condé lui-même, dans les retranchements des Espagnols, où le vainqueur de Lens et de Rocroy avait eu la hardiesse ou plutôt l'imprudence de jeter son bâton de commandement ! »

Alexandre Dumas. *La Géorgie et les géorgiens*. In : *Le Caucase*. Chapitre XLVII. Librairie Théâtrale Paris, 1859, cité par [Jacqueline Waechter](#) ([vérifié](#) 8 avril 2015)

[← 205]

Pour certains, elle commence plus tôt !

[← 206]

Les imagiers de la médecine vivent leur métier les yeux rivés sur des écrans de télévision et tous sont exposés aux troubles de l'accommodation-convergence qui fait voir double et/ou flou. Les plus vulnérables sont les échographistes. Mes muscles oculaires s'étaient renforcés au tir à l'arc qui oblige à accommoder constamment en convergence.

[← 207]

Hameau des Deux-Sèvres, maintenant en banlieue Est de Niort, où les Magneron ont leur ferme familiale, tout près de l'autoroute Paris-Bordeaux.

[← 208]

S'il y a encore quelques survivants parmi les artistes qui les composèrent, les Groupes cités sont tous physiquement morts. Mais longtemps, longtemps, longtemps après que les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues... et traînent dans mon cœur et dans mon corps grâce au vinyle et au numérique. Dadou-ron! ron! Dadou ron! ron! Car, moi j'aime le Music-hall comme Charles Trenet que j'ai raté de peu à Angers en 1951.

[← 209]

Ou au Vieux Colombier ?

[← 210]

Poème de Jean Genet mis en musique par Hélène Martin, divinement chanté aussi bien par elle que Jacques Douai. J'en ferai la dernière chanson de mon show d'enterrement, à la fin du dernier semestre d'internat à l'hôpital Ambroise Paré de Boulogne, en 1971.

[← 211]

Archipel du Queensland, Australie, d'où l'on a un accès direct à la Grande Barrière de Corail. J'y fus à deux reprises, en 1989 à Hamilton Island (malgré la grève dure de la compagnie Ansett qui l'avait désertifiée !), en 1995 à Lindeman Island (paradisique Club Med).

[← 212]

Coquillage bivalve triangulaire que l'on ne trouvait que sous le sable fin de la plage de Saint-Jean-de-Monts, mais pas sous ceux de La Plage des Demoiselles ou de Notre-Dame-de-Monts, stations pourtant contiguës. On les pêchait à marée basse, avec une sorte de truelle. Je ne sais pas s'ils existent encore, après le massacre immobilier de cette partie de la côte vendéenne. Je n'en ai pas mangé depuis 1959. J'en ai ramassé en 1953 sur la côte des Asturies, sous le sable de Laredo, station balnéaire similairement charmante alors et maintenant pareillement massacrée. N'ai-je pas raison d'en subodorer que ma grand-mère Chabiron descend de la filière maritime ibérique, malgré l'allure peu scientifique de l'argumentation?

[← 213]

Je n'ai jamais compris pourquoi ces tomates étaient systématiquement piquées à la paraffine pour que les employés touaregs ne les cueillent pas à leur profit. La tomate séchée était un trésor là-bas en ce temps-là.

[← 214]

Albert Simonin. *Touchez pas au grisbi*, musique par Jean Weiner du film éponyme de Jacques Becker (1954).

[← 215]

Johnny Got His Gun, écrit et réalisé par Dalton Trumbo, Grand Prix Spécial du Jury au Festival de Cannes en 1971.

[← 216]

Film d'Yves Ciampi (1951) d'après le roman éponyme et le scénario de Pierre Véry.

[← 217]

En créant S.O.S. Main à Boucicaut, Raymond Vilain a rendu un éminent service à la médecine. Lire ou relire son livre Raymond Vilain, *Jeux de Mains* - Paris, Arthaud, 1987, ainsi que celui de Françoise Salaün, *Boucicaut, un Siècle de Vie Hospitalière* - Paris, Assistance Publique - Hôpitaux de Paris, 1995.

[← 218]

Le pied est l'organe corporel le plus chargé de sens de l'érotisme japonais, comme le démontre magnifiquement les estampes d'Utamaro (ukiyo-e).

[← 219]

Mise en scène par Yves Ciampi (1951), qui avait effectué des études de médecine et connaissait le sujet.

[← 220]

Urographie intraveineuse.

[← 221]

Contrat d'assurance-maladie privé personnalisé, souscrit dans des trusts médicaux spécialisés aux USA. Le plus puissant est «KAYSER PERMANENTE », notamment en Californie. C'est là que travaille ma collègue et amie, le Dr Laure Mazzara, qui a traduit en anglais le livre que j'écrivis avec Jean Affre pour Flammarion en 1980. Gros succès dans sa version française et italienne, ce fut un flop aux USA lié à sa publication trop tardive chez Wyley, alors que le « CT-scan » devenait l'outil de l'urodiagnostic des Américains et des Belges, beaucoup plus précocement équipés que les Français (cf. Mémoire linéaire).

[← 222]

Le seul, le vrai, Le Bossu de Paul Féval, filmé par André Hunebelle, avec Jean Marais et Bourvil (1960).

[← 223]

En fait, il sévit toujours sur LCI sinon France Inter, en cette fin novembre 2005!

[← 224]

Voir plus haut, Moi, mon colon.

[← 225]

Henri Laborit, *Éloge de la fuite* - Paris, Robert Laffont, 1976. Alain Resnais l'a scénarisé avec Jean Gruault et mis en scène sous le titre de « *Mon Oncle d'Amérique* », Grand Prix Spécial du Jury à Cannes en 1980.

[← 226]

Je ne suis pas neuropsychiatre, mais un médecin éduqué pour être médecin de campagne et devenu électroradiologiste hospitalo-universitaire après un internat de médecine interne. Je m'exprime – enfin, je le voudrais – comme un humain donné, vivant le complexe folie et raison à son niveau d'expérience sexagénaire.

[← 227]

Synonyme de folie aigüe, plutôt non violente, dans le patois de mon bourg natal.

[← 228]

Le Captain Johns, auteur des *Biggles*, savait reconnaître, plaisanterie intraduisible en français, qu'un *ass* à terre pouvait devenir un *ace* en l'air. Tout le monde sait maintenant à Paris ce que veut dire *ass-hole*, un gus qu'on ne saurait entuber avec des *ice-cubes* à l'heure du *poker d'ace*.

[← 229]

Cité en exergue de ce chapitre.

[← 230]

Association de Phénergan (antihistaminique), Dolosal (opiacé) et Largactil (neuroleptique).

[← 231]

Signe de la schizophrénie. Ce mot barbare comme celui de paranoïaque sont employés à tort et à travers, en France du moins. Sous l'influence des Anglo-Saxons, le mot schizophrénie désigne un état dans laquelle l'individu se trouve devant un débat intérieur contradictoire difficilement soluble, sans pour autant induire un état psychotique. En France, on peut lire en première page d'un journal : « *Un dangereux schizophrène tue son infirmière !* » et dans le commentaire d'un critique cinématographique germanopratin en page 16 : « *Je me sens schizophrène quand j'évoque le documentaire de X... sur la peine de mort appliquée à un terroriste du Shtroum qui a dynamité un car de touristes à Bobono, dont six Français* ». J'ai été étonné quand j'ai entendu pour la première fois un collègue américain exprimer sa situation professionnelle pourtant privilégiée : « *I feel schizophrenic because I don't know whether this is better for me to stay her or to move to the university of Nebraska.* »

Je me souviens du combat incessant du fameux psychiatre, Henri Baruk (1897-1999), pourfendant ceux qui portaient le diagnostic inconsideré de schizophrénie ; je l'avais entendu notamment les médecins incorporant les conscrits à la séance de l'Académie Nationale de Médecine du 20 mars 1984.

Les médecins sursitaires étaient incorporés à la 1ere SIM de Vincennes à l'âge de 27 ans. en 1965, j'eus l'occasion de constater l'incroyable manque de formation en psychiatrie de notre génération. Un bidasse de 20 ans, égaré dans cet immense établissement militaire polyvalent de Vincennes, soudain fit irruption dans notre chambrée d'une cinquantaine de médecins. Il tenait des propos sur un ton enjoué mais relativement inadaptés à notre culture sur le plan de la cohérence ; il nous quitta au bout de quelques minutes. Fusèrent alors de notre groupe un nombre incroyable de supputations diagnostiques diverses et variées qui auraient pu au total résumer un manuel de psychiatrie. Le seul psychiatre de notre chambrée en fut estomaqué autant que révolté quand surgit le mot de schizophrène !

Bien entendu, ma génération dut aussi assumer l'irruption de l'antipsychiatrie.

[← 232]

En ces temps bénis, les familles bourgeoises passaient les grandes vacances dans les villas côtières de la Manche ou de l'Atlantique. Le Midi faisait rêver mais restait exotiquement lointain voire infréquentable. Les maris restaient au travail, et leurs épouses...

[← 233]

Philippe Labro, *Tomber sept fois, se relever huit* - Paris, Albin Michel, 2003.

[← 234]

Situation que me révéla un critique du film lors d'une rediffusion à la télé. Comme Aznavour le chante à propos d'un chanteur raté :

« *J'étais trop pur... !* »

[← 235]

J'ai mis un terme à ma vie de médecin hospitalier le 1er septembre 2003, donc à soixante-cinq ans sonnés, en refusant de postuler au consultanat. Par contre je bénéficierai encore de la fonction de Professeur des Universités Consultant à Paris V jusqu'au 1er septembre 2006.

[← 236]

Menie Grégoire est devenue une amie personnelle grâce à notre rencontre au banquet du 90^e anniversaire de notre chère Thérèse Planiol en 2004.

[← 237]

Martin Winckler, *La Maladie de Sachs* - Paris, éditions P.O.L., 1999.

[← 238]

Délit de puérité peut-être, mais pas de manque de science ni d'exagération d'œdipe freudien, mon échec serait seulement lié à une immaturité affective de type «névrose chrétienne». Aurait-il été dans mon destin d'échouer pour mieux sauter. Prédestination, tu m'aurais tué sciemment?

[← 239]

Les relations de ces phénomènes nocturnes avec l'hypoglycémie anxigène du milieu de la nuit induite par les rythmes circadiens ont été également démontrées scientifiquement, et empiriquement par la vertu sédative de la tisane de verveine sucrée au miel de nos grands-mères.. La menthe poivrée au contraire est là pour ses effets excitants sur la libido du grand-père.

[← 240]

Les banlieues sont en feu alors que je corrige ce manuscrit. Qui a raison? Descartes ou Spinoza? La question est posée par le neuroscientifique Antonio Damasio dans trois livres passionnants publiés chez Odile Jacob. Je compte bien en tirer partie dans le segment de vie que je consacre à la démocratie de quartier.

[← 241]

Tsai Chi Chung, *Le message de Confucius* - Archamps, BDLys, 2000.

[← 242]

Mon professeur d'anatomie, le chirurgien militaire P. O. Huard, fut aussi un grand historien de la médecine et publia de nombreux travaux sur les médecines asiatiques qui font encore autorité. Il fut Doyen de la Faculté de Médecine d'Hanoi.

[← 243]

Mon père avait suivi le cours libre du Dr Léon Vannier, un médecin à la forte personnalité qui fut un grand pionnier de l'homéopathie française dans les années 1930. Bien qu'allopathe, il prescrivit parfois des drogues homéopathiques, toujours une seule à la fois, comme il l'avait appris. Je n'ai jamais été tenté de le suivre, faute sans doute de ne pas avoir exercé la médecine générale.

[← 244]

Je n'ai rien contre les recommandations et les bonnes pratiques dans leurs principes qui relèvent de très bonnes intentions. J'ai refusé de signer les recommandations imposées il y a une dizaine d'années par mes collègues radiologues en matière de produits de contraste, réunis en collège par l'ANAES nouvellement créée. Elles allaient à l'encontre de ce que j'avais enseigné pendant une vingtaine d'années, alors que je savais que les bases pluridisciplinaires que j'avais mises en application et testées dans le monde entier étaient plus solides que celles qui me contredisaient. De ce jour, je n'ai plus pratiqué d'injections de produits iodés ni enseigné quiconque sur ce qu'il fallait faire.

[← 245]

J'ai déjà glosé sur ma conversion à la pratique du tir à l'arc qui a bouleversé une partie considérable de ma vie et de ma biologie, la quarantaine venue. Il y a beaucoup à apprendre du parallèle à établi entre la ligne de la trajectoire de la vie des individus et celle de la flèche guidée par la visée oculaire. Ma morphologie longiligne avec une grande envergure de bras me permet de tirer en hyperextension jusqu'à deux cent quarante mètres, mon record personnel. À ces distances, la visée ne repose plus sur des systèmes optiques conventionnels. La visée classique des Indiens et des chasseurs se fonde sur des repères naturels fournis par la ligne d'horizon, des arbres, des pylônes. Leurs résultats sont imprécis. J'avais mis au point un système beaucoup plus efficace pour tirer avec précision sur des cibles faites de cinq cercles concentriques tracés à la chaux sur l'herbe d'un grand champ, sur un rayon de dix mètres, situés à cent soixante mètres de distance du pas de tir. La position statique du corps restait la base solide de ma position de tireur; avec l'expérience, on savait au dixième de degré près si l'on était bien dans son axe de visée dirigée vers la cible au loin. J'inversais mon viseur pour que je puisse bander haut le corps de l'arc sur la branche inférieure de laquelle j'avais placé des élastiques de bureau de couleurs différentes échelonnées tous les trois centimètres. À une distance mesurée à la ficelle de deux mètres en avant de ma ligne de tir, j'avais planté une flèche sur une profondeur de cinq centimètres dans la terre; son encoche plastique, souvent brillante sous le reflet du soleil, était le troisième point de visée sans lequel aucun tir n'est précis. Les six flèches d'essais permettaient de régler la hausse et la latéralité du tir, très largement fonction du vent. Il m'arriva de placer mes volées dans les deux cercles les plus centraux de la cible. À ce jeu, j'étais alors imbattable. Quelques années plus tard, je m'inscrivis à un tournoi de tir au drapeau, je me vis interdire l'installation de mon système de visée, devenu outlaw. Trop précis ou pas assez marchand?

[← 246]

Je me souviens d'avoir écrit une lettre à A*** pour le remercier de m'avoir soigné. J'étais convaincu, comme je le suis encore aujourd'hui, que j'aurais été incapable de passer le barrage de l'oral du concours de l'Internat sans cet acquis psychanalytique avorté certes, mais sans doute restructurant pour ma capacité d'assumer mes choix ambitieux.

[← 247]

Roger Lévy que j'avais longuement entretenu de mes aventures et autres avatars et dont je voulais définitivement devenir un ami intime, conclut par un : « *Somme toute, tu n'as pas dérapé souvent...* » !

[← 248]

L'année précédente, durant le printemps naissant 1974, j'étais dans un état de dépression par épuisement mais aussi sous l'effet d'une crise morale profonde qui résultait plus ou moins d'un divorce – schizoïde ? – entre mon plan de faire carrière à l'hôpital Necker alors sécurisé et une pulsion de rejet non encore formalisée. J'appelais cela **LE SYNDROME DE L'Y**, lorsqu'au bout d'une ligne droite s'ouvre une fourche à deux voies, celle de l'aventurier qui sommeille constamment en moi et qu'une psychanalyse poussée à son terme régulier de quatre ans eut pu rationaliser en évitant les drames de « l'immaturation affective de l'éternel adolescent ». Je pris alors une semaine de congé et partis faire un pèlerinage aux sources : Martigné-Ferchaud, chez mes parents, Château-Gonthier, chez mes amis Péron, Angers, chez la Tante Cicie, et je remontai vers Paris par le Val de Loire. Je passai la nuit au Château de la Tortinière, hôtel de luxe doté d'un excellent restaurant proche de Montbazou. Après le petit-déjeuner, je me mis à écrire une lettre à mon patron dans laquelle je lui exprimais mon désir de renoncer à devenir son adjoint MCA-PH pour m'établir aux USA et refaire mes études de médecine tout en m'occupant davantage de ma famille. Libéré par le contenu enfin clairement énoncé de la branche aventurière de l'Y, je repris le volant de ma Simca 1200S dans un confondant état d'allégresse quand j'arrivai chez moi ce vendredi soir-là. J'étais devenu un autre Jean-François Moreau, enfin maître de son destin. Alors que j'escomptais son soutien, elle lut la lettre et illico appela nos amis Patrick et Catherine Segond. Tous les trois passèrent le weekend à me dissuader de déposer cette lettre sur le bureau de mon patron, Jean-René Michel. Ils y réussirent... hélas et tant mieux ! Mais hélas, car j'eus à construire une façade pour affronter une situation professionnelle carrément inhumaine. Je fus nommé Maître de Conférence Agrégé à la rentrée 1974 à titre provisoire pour assurer le poste. « **Il est arrivé... mais dans quel état !** ». La décompensation inévitable devint suraiguë en août 1975, après une invitation à faire des conférences à Genève et à Naples. La rechute fut pour mai 1976.

[← 249]

Koupernik refusait de voir en moi un schizophrène : « *Pas avec la carrière que vous avez jusque-là menée* ». Pour A*** comme pour Roger Lévy, le Koup' était intelligent et son attitude vis-à-vis de la psychanalyse « ambivalente ». Très tôt, j'avais lu ses articles dans Le Concours Médical dont il était Rédacteur-en-chef ; il reprochait aux analystes de pousser leurs clients vers la révélation de leur homosexualité, encore à l'époque considérée comme une « maladie ».

[← 250]

C'est peut-être là le point-clé de la névrose chrétienne si elle existe chez moi. L'idée du divorce se heurte à une contradiction fondamentale. Faut-il divorcer pour guérir? Faut-il guérir pour divorcer? En mai dernier, lorsque je fis remarquer à une charmante spécialiste de la violence urbaine qu'il n'y avait pas d'enfants de divorcés dans ma classe de lycée, elle me rétorqua qu'elle ne se souvenait pas qu'il y eut un seul écolier de parents encore mariés dans la sienne. Cinquante ans nous séparent ! J'ai le M du mariage dans les lignes de la main et les préceptes de l'Église ont beaucoup évolué. Néanmoins, j'aurais tendance à penser que la chiromancie est plus proche de ma vérité que la référence à la calotte. C'est aussi valable pour ma femme qui est née de parents vivant en union libre. Ma très catholique belle-mère racontait une histoire vécue qui vaut la peine de figurer dans mes archives. Une de ses connaissances était battue et humiliée par son amant au point qu'un jour elle compatit à ses malheurs en évoquant les issues possibles. «Que voulez-vous? répondit cette dame. Si au moins on était mariés, on pourrait divorcer!» Ma femme et moi n'avons pas pu ou pas su divorcer. Pour le meilleur ou pour le pire?

[← 251]

Alby m'avait alors décontenancé en ne envoyant pas dire que j'étais un pur produit de la névrose chrétienne ; cette interprétation m'était incompréhensible. « *Vous n'êtes pas venu me voir pour que je vous prescrive du Valium ?* ». Il refusait de penser que j'étais fou mais me suspectait de jouer au fou. Il voulait que je reprenne une psychanalyse ; je lui demandai si je courrais alors le risque de devoir divorcer voire de devenir homosexuel. Je le quittai sur une phrase relativement positive, peu adaptée à mon état d'esprit d'alors.

[← 252]

Film de Paul Mazursky (1978).

[← 253]

François Contenay, PDG-Fondateur de la Société d'incentive Convergences en 1984, fut un homme-clé de ma carrière d'organisateur de congrès scientifiques. C'est sa collaboratrice Sophie Tixier qui me le fit connaître lors d'une conversation à bâtons rompus à la fin d'une consultation médicale. François Contenay et Pierre Pasquier-Doumer organisèrent mon premier Symposium international, «Ultrasonographie du cou», en juillet 1982. A la suite de son succès, je me sentis bien armé techniquement pour proposer à la Société Française de Radiologie de se lancer dans l'aventure d'ICR'89. Sans son dynamisme et sa compétence, je n'aurais pas trouvé la force de monter un projet on ne peut plus aléatoire à l'époque. Il mourût subitement d'une crise cardiaque en hiver 1999. J'ai pleuré, sans essayer de retenir mes sanglots, dans les bras de l'une de ses collègues qui avait également vécu la saga d'ICR'89, lors de la messe d'enterrement dans l'église Saint-Germain-des-Prés

[← 254]

Elliott C Lasser (San Diego), Harry W Fischer (Rochester, NY), Ronald Grainger (UK), Gerald Wolff (Pittsburgh), Milos Sovak (San Diego) et Geoffrey T Bensusan (Sydney). Leurs noms méritent de figurer dans l'histoire de la radiologie contemporaine racontée au public qui continue d'en bénéficier sans le savoir.

[← 255]

Thémouraz Abdoucheli l'avait expérimenté dans son service et me l'avait recommandé sans toutefois me le prescrire.

[← 256]

Un hôpital est un marigot dont la salle de garde des internes n'est nullement une succursale des Ordres contemplatifs. Toutefois, un bon économiste sait faire appliquer le règlement moral qui interdit de parler médecine à table; mais en existe-t-il encore? Comme m'avait dit un collègue avec qui j'avais beaucoup travaillé au sein des sociétés savantes, «*On sait que tu déconnes de temps en temps...*» . Diable! Comment l'avait-il appris sinon par la rumeur publique qui, quand il s'agit des Médecins des Hôpitaux, sait malgré tout rester underground ?

[← 257]

Anciennement « Service du Personnel » avec une section autonome « Personnel médical », ceci à l'AP-HP qui avait à tenir compte du génie bicéphale des hospitalo-universitaires, salariés de l'Université et rémunérés par l'hôpital.

[← 258]

En mai 68, Madeleine Labrune m'avait dit très clairement que nonobstant le fait que tout le monde savait que j'avais «pété les plombs» personne ne voulait en savoir plus du moment que je revienne disposé à faire comme si rien ne s'était passé. Cette attitude m'a considérablement aidé à émerger. Aujourd'hui je pense qu'il est devenu plus aisé de banaliser la psychiatrie des «élites» comme celles des classes moyennes. Au niveau du menu peuple, je ne sais pas. Cette politique s'inscrit dans le prolongement de la démarche de la désincarcération des «fous» de Bicêtre par Pinel à la fin du XVIIIe siècle. A ce titre je me félicite que Philippe Labro ait publié sa propre expérience.

[← 259]

Les Allemands appellent cela le DEBET, je crois l'avoir lu quelque part, pour caractériser le ferment de la mélancolie.

[← 260]

Elle avait succédé à Pierre Mauvais-Jarvis, lui-même successeur d'Albert Netter cité plus haut.

[← 261]

La formule de Steven Quay — Mister Bubbles — fut une étape fructueuse mais inaboutie dans la maturation de la filière des produits de contraste échographique. Celle-ci prospère grâce aux substances plus élaborées mises au point par Bracco et par Nycomed. Quay en bon businessman vendit fort cher sa start-up. Il en créa une autre sur un projet qui n'avait plus rien à voir avec l'imagerie médicale.

[← 262]

J'écris ces lignes en préface de son catalogue de l'exposition qu'il va organiser à Pont-l'Abbé en 2006, alors que son renom s'affirme:

«Né natif de Martigné-Ferchaud, Ille & Vilaine, je suis pour lui un Gallo, un Breton néanmoins, presque un compatriote, certainement un compère. Dans les années 90, je sillonne la Bretagne-Brezoneg en tous sens dans une vieille BMW, en pèlerinage sur les traces d'un voyage mythique offert par mes parents à leurs fils pour étrenner une Citroën 11 Légère à essence, leur première voiture neuve achetée en 1949. Presque cinquante ans plus tard, en août 1997, je pousse jusqu'à Carhaix, bastion médiéval chevaleresque non moins mythique devenu fantomatique, attendant qu'une nouvelle Mélusine vienne la réveiller d'un sommeil attristant de mélancolie. A l'heure du déjeuner, je m'arrête devant une galerie encore ouverte mais déserte comme la ville. J'entre, malgré mon ventre creux, poussé par un instinct irréprensible. La trentaine de toiles de Fanch Michelet-Nicolas me font l'effet d'un apéritif corsé au quinquina ; leur contemplation m'enivre cependant qu'une joie intense jaillit en profondeur de mon ventre et m'inonde d'un bonheur exclusif. En quelques secondes, je me noie dans « Eau Première » dont le thème fluide à fond bleu et la forme graphique en courbes et en cercles crème entrent en résonance avec l'une de mes recherches médicales les plus achevées: la néphrose osmotique. Induite par les solutions hyperosmolaires, comme le sont les produits de contraste radiologiques, cette lésion histologique consiste en une vacuolisation du cytoplasme des cellules tubulaires du rein par pinocytose, un phénomène décrit par un Prix Nobel belge, Christian de Duve. Je suis séduit, quasi mortellement, puisque je vais acquérir sous l'effet de cette passion soudaine plus de toiles que ne me le permet l'état de mes finances, au grand dam de ma femme et de mon banquier sidérés par une telle aberration en une période de grande crise économique. Je suis le neveu d'un regretté peintre amateur angevin, Paul Magneron, qui m'a appris tout ce que je sais de l'authenticité d'un artiste et d'une oeuvre. Une inspiration contemporaine nourrie par un talent

d'origine profondément enfouie dans les mystères du cerveau le plus paléolithique fertilisé par tous les acquis sensoriels et émotionnels de la prime enfance, doit s'allier à une technique artisanale sans faille : la destinée pérenne du produit sinon de son auteur en dépend. « Sans folie, il n'y a pas d'esprit créateur», proclama Louis Pasteur. La folie de Fanch est certaine ; elle est flamboyante jusqu'à l'hallucinoire, minérale jusqu'à l'ésotérique. Si elle peut parfois inquiéter, elle n'est jamais assassine ni incitatrice à la violence gratuite.

« Fanch a un génie propre alimenté par ses racines ramifiées pour moitié dans la terre, pour moitié dans la mer de sa Bretagne, sa mère-père à la fécondité généreuse et inépuisable contre vents et marées. Il a appris à l'Ecole des Beaux-Arts et d'Architecture de Rennes dont il sortit major de promotion, les supports techniques qui font que certaines œuvres peuvent prétendre à l'immortalité sinon l'atteindre, de la Vénus Hottentote à Guernica, en passant par la Parisienne d'Héraklion aux machines de Léonard de Vinci, les alignements mégalithiques de Carnac aux chevaliers de Xi'an. Fanch fait de la belle ouvrage, à l'instar de Carhaix avec ses « Vieilles Charrues » et « TV-Breiz ». Avec son travail graphique explosif et sa faconde littéraire, il participe à l'éveil d'un nouvel âge de la culture bretonne. L'étudiant gallo a autrefois fumé des « Celtiques » et des « Celtas », avant d'entendre les cornemuses et les bombardes d'un orchestre local souvent habillé en kilt – les Highlanders de Sa Majesté Britannique passèrent souvent par là - à Perth comme à HongKong, Montréal ou Montevideo. Les Celtes, comme les Gallos, ces derniers plus discrets, sont partout dans le monde entier, descendants des marins naufragés à la conquête des Océans, des paysans affamés quittant leurs berceaux irlandais, écossais, gallois, hauts et bas-bretons, galiciens... que ni le chou ni la pomme de terre ne pouvaient nourrir en abondance lors des trop fréquentes famines des siècles derniers. Tous peuvent se retrouver dans l'exubérance de la production artistique protéiforme de Fanch Michelet-Nicolas qui sait canaliser ses forces vives sans jamais en tarir les sources pour promouvoir une noble culture sans tirer son revolver pour autant.»

[← 263]

En 1997, la parité dollar US-peso argentin était définitivement établie.

[← 264]

Toute l'Amérique Latine était en deuil à un degré qu'on n'imagine pas. Les portraits de Lady D étaient omniprésents sur les boulevards de Buenos Aires. Journaux et télévision ne parlaient pratiquement que d'elle.

[← 265]

Loi Scrivener obligeait, mais ma femme ne voulut rien savoir, fort heureusement. La Cogedim ne perdit rien à mon renoncement. La mise à prix de lancement était de dix mille francs le mètre carré. Le tarif passa à mille francs de plus.

[← 266]

1^{er} juin 1964 à la Mairie du VII^e arrondissement de Paris et, le lendemain, à l'église Saint-Thomas d'Aquin.

[← 267]

Philippe Even, en l'occurrence. Il est là à titre de bouc-émissaire d'une «conspiration» générale qui conduisit les grands corps pensants de la nation française à trucider les valeurs basales qui fondent la solidité des institutions de toutes tailles au nom d'une définition périmée de l'économie politique censée participer à la consolidation de la paix sociale: valeur du travail authentique, reconnaissance des mérites acquis par les individus rassemblés dans des unités de lieu cohérentes, subordination de la médecine à l'intérêt premier des malades d'abord pour recréer une vraie université libérale et libertaire adaptée aux réalités sociales du XXIe siècle, transmission du savoir et de la culture d'entreprise. L'expérience princeps que j'avais montée en refaisant le service de radiologie de Necker sur le mode du contrat d'objectifs, et qui aurait dû être adoptée partout, fut détruite par son succès même. Un énarque de l'AP-HP, accompagné d'un jeune produit de l'école de Rennes et fera une belle carrière de directeur d'hôpital, me dit cyniquement après trois heures de combat: *«Vous avez raison. La gestion de votre service est parfaite. Nous ne la referons surtout pas ailleurs et nous ne vous donnerons pas ce que vous demandez même si vos chiffres sont exacts contrairement aux nôtres qui sont délibérément faux.»* Sous-entendu parce que nous voulons détruire le pouvoir médical dont vous êtes une hérésie gênante pour l'application de notre politique. Le Doyen de Necker aurait dû prendre la tête de la révolte armée, au nom de son établissement; il préféra se coucher devant «le système de l'enveloppe», comme tout le monde se coucha devant ses conséquences: restrictions aveugles ou dirigées des effectifs et des budgets absurdes cassant le meilleur trop souvent sans éviter de favoriser le médiocre. L'aurais-je assassiné que d'autres auraient suivi sur une liste qui aurait pu croître exponentiellement, une fois initiée.

[← 268]

L'auteur du poème « *Le Condamné à Mort* », déjà cité.

[← 269]

Antonio R Damasio, *L'Erreur de Descartes*. Paris, Odile Jacob, 1995, suivi de *Le Sentiment même de soi*, 1999, et de *Spinoza avait raison*, 2003.

[← 270]

A tort ou à raison, je n'ai lu aucun des ouvrages de cinq des six philosophes considérés par Elisabeth Roudinesco comme les plus influents de la France contemporaine: Georges Canguilhem, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Louis Althusser, Jacques Derrida. De Jean-Paul Sartre, je ne connais que sa déprimante nouvelle, *l'Enfance d'un chef*, et *Huis-Clos*. Je mesure en prenant connaissance de son livre «*Les Philosophes dans la tourmente*» qui vient de sortir chez Fayard, combien ma culture est autodidacte et lacunaire.

[← 271]

Luc Dietrich, *Le Bonheur des Tristes* - Paris, Denoël et Le Livre de Poche, 1962.

[← 272]

Roger Vaillant. *La loi*. Gallimard, Paris, Prix Goncourt 1957

[← 273]

VERSION 1997

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGE MES NEURONES

*Tu es mon compagnon de presque cinquante ans
Irritant dans les creux excitant dans les bosses,
Je te hais constamment et je t'aime pourtant
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant, sulfureux durant l'adolescence
Maintenant dépoli mais profond grisonnant
Tu te creuses en douceur, tu t'indures en m'usant
Tu rétrécis aussi. Je sens que tu me quittes
Est-ce la mort enfin, qui vient me soulager
Ou la vie qui s'annonce sans douleurs et sans peine
Celle que tout petit, je savais inventer ?*

ULCÈRE CÉRÉBRAL, QUI RONGE MES NEURONES

*Irritant, excitant, depuis dix fois cinq ans.
Tu es mon compagnon. Je te hais constamment
Tu me tues, tu me brises et je t'aime pourtant
Je n'ai senti tes coups que quand j'ai eu vingt ans
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence*

*Maintenant dépoli, induré, grisonnant.
Ulcère, je te hais. Pourtant je te vénère
Poison invertébré, insidieux, infiltrant
Aveuglement brutal, perfide anesthésiant
Je me suis labouré pour te donner l'aumône
Nous avons tous les deux vécu tant de misères
Que je ne sais plus qui maintenait l'autre en vie
Tu rétrécis ami, je sens que tu me quittes
Tu caresses en brûlant, tu baises en dévorant
Me rends tu au plaisir? quand je ne sais plus jouir.*

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGE MES NEURONES

*Nous avons labouré pour nous faire l'aumône.
Brulant en caressant, dévorant en baisant
Nous sommes compagnons depuis cinq fois dix ans.
Cratère rouge et propre au sortir des urgences
Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence.
Ulcère, je te hais. Pourtant je te vénère
Nous avons tous les deux vécu tant de misères.
Poison invertébré, insidieux, infiltrant
Aveuglement brutal, perfide anesthésiant
Tu m'as trouvé toujours, je t'ai cherché souvent,
Délectable terreur, insupportable amour.*

Maintenant dépoli, induré grisonnant
Cicatrice fossile, carburant impuissant

*J*E SENS QUE TU ME QUITTES ET QUE TU VAS MOURIR

*M*E RENDANT AUX PLAISIRS DONT JE VEUX HUI JOUIR.

[← 274]

Aucun éditeur sur papier n'a à ce jour accepté de publier cet essai, associé ou non à Mémoire Linéaire sous le titre Mémoire éclatée. L'éditeur le plus explicite auprès duquel j'avais été introduit par mon collègue et ami, le Professeur Daniel Guilmet, chirurgien internationalement consacré, m'a donné l'argument suivant dont je reste interloqué : « *Contrairement à ce que je croyais au début, j'ai appris beaucoup de choses [sur la radiologie, notamment] que j'ignorais, mais je ne saurais pas su comment le vendre* ».

[← 275]

10 avril 2015, [Jean-François Moreau](#).

[← 276]

Je pense avoir été le premier des médecins hospitalo-universitaires francophones, professeur émérite à l'université Paris Descartes et électroradiologiste honoraire de l'Hôpital Necker, à avoir plongé aussi profondément et crument dans l'exposé de ses propres pathologies sanitaires et sociales.

[← 277]

Ma santé sociale : <http://www.jfma.fr/blog.html>

[← 278]

Jean-François Moreau. *Réflexion sur la question monothéiste au XXI^e siècle : Alexandre, Gengis-Kahn ou Tamerlan ?* [Le Connard décapitalisé](#), n°14, 1^{er} août 2014.

[← 279]

Il faudrait aussi citer leur aîné, Frédéric Passy, premier prix Nobel de la Paix en même temps qu'Henri Dunant, en 1901. Faut-il oublier Aristide Briand (1926) et Ferdinand Buisson (1927) ? Je me souviens de Léon Jouhaux (1951), d'Alfred Schweizer (1952), voire de Médecins sans Frontières (1999), mais pas de Louis Renault (1907), ni de Paul Henri Benjamin Balluet d'Estournelles de Constant (1909).

http://fr.wikipedia.org/wiki/Prix_Nobel_de_la_paix